

Ce texte, inédit, est tiré du travail du R. P. de Clorivière sur l'Apocalypse, 3458 pages manuscrites, 2360 traitées à ce jour. Une seconde lecture sera obligatoire car certains mots sont illisibles, en XXXX dans le document. Dans cette longue méditation, le R. P. de Clorivière, annonce, dès 1800, longuement (plus de 50 pages sur la question), **l'apostasie de l'Eglise et ce PAR LES CLERCS.**

MOYENS DONT LES FIDÈLES DU SIXIÈME ÂGE POURRONT FAIRE USAGE, POUR SE PRÉMUNIR CONTRE LES DANGERS AUXQUELS LE SALUT SERA PLUS EXPOSÉ DANS CET ÂGE QUE DANS LES ÂGES PRÉCÉDENTS.

GRANDS DANGERS AUXQUELS LES FIDÈLES SERONT EXPOSÉS DANS LE 6^{ÈME} ÂGE.

Notre Seigneur, dans le Saint Evangile, nous avertit des **grands dangers** auxquels les fidèles seront exposés dans les derniers temps, c'est-à-dire dans ces temps où, selon que nous pouvons le conjecturer, nous sommes sur le point d'entrer, si nous n'y sommes entrés déjà. Il nous fait entendre qu'à son second avènement le Fils de l'homme ne trouvera que **peu de foi sur la terre**. Il nous dit expressément que, dans ce temps, la **tribulation** sera si grande que, dans tous les siècles antérieurs, il n'y en aura point eu de semblable ; et que, si ces jours n'avaient point été abrégés, personne de ceux qui vivront alors ne se serait sauvé. Il nous prévient qu'il paraîtra alors de faux Christs et de faux Prophètes, et que les signes et les prodiges qu'ils opéreront seront tels qu'ils seraient capables d'induire en erreur, s'il était possible, même les élus. L'Apôtre (II Thes., ch. 21) nous parle de la même manière ; il nous dit que lorsque l'homme de péché, le fils de perdition se fera connaître au monde, sa venue sera signalée par **toutes sortes de faux signes et de faux prodiges** ; et que Satan, par une juste permission du Seigneur, fera éclater en lui sa force et son pouvoir. Enfin, tout ce que le Disciple bien-aimé raconte du sixième âge, tout ce que nous en avons dit dans notre interprétation, nous montre cette même vérité, dans un détail plus circonstancié, mais non moins terrible.

L'OBJET DE CETTE 3^{ÈME} PARTIE EST DE LES PRÉMUNIR CONTRE CES DANGERS.

Ce n'est pas en vain que l'Esprit-Saint nous donne si souvent et en tant de manières le même avertissement. C'est afin que nous y fassions plus sérieuse attention et que cela nous porte à prendre les **moyens nécessaires** pour nous mettre à l'abri des grands maux dont nous sommes menacés. Le livre divin de l'Apocalypse l'explique assez lui-même. Dès les premiers chapitres, on y trouve jusqu'à sept fois cette parole : *Que celui qui peut entendre, entende ce que l'Esprit dit aux Eglises*. Ailleurs, en parlant des plaies du sixième âge, il est dit : *Je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille et qui retient ses vêtements* ; et, dans un autre endroit, au sujet de Babylone : *Sortez de cette ville, mon peuple, afin de n'être point complices de ses crimes, et de n'avoir point part à son châtement*. Nous croyons donc entrer dans ses vues, et ne rien faire que de conforme aux désirs de la sainte Eglise, son Epouse ; en ajoutant aux deux parties de notre ouvrage sur le sixième, une troisième partie, qui contiendra les avis et les réflexions que nous croirons être plus nécessaires aux fidèles pour les porter à **prendre tous les moyens de se garantir des dangers de cet âge**.

Lui seul peut nous donner les grâces et les lumières dont nous avons besoin pour cela, et c'est par lui seul que nous les attendons en vertu des mérites de notre divin Sauveur, et par les prières de son Eglise. Sans cette douce confiance que nous inspire la grandeur de ses miséricordes, nous n'aurions jamais entrepris et nous ne continuerions pas un ouvrage, que nous reconnaissons être fort au-dessus de nos forces.

DIVISION GÉNÉRALE DE CETTE 3^{ÈME} PARTIE.

Mais, avec son secours, sous les auspices de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, des saints Anges et de tous les Saints, selon les lumières qu'il plaira à ce divin Esprit de nous accorder par leur intercession, nous présenterons d'abord quelques considérations, utiles à tous les fidèles et dans tous les temps, mais qui le sont davantage dans ces derniers temps : c'est la première sorte de moyens dont nous devons faire usage pour nous garantir des maux dont nous sommes menacés. Nous entrerons ensuite dans le détail de quelques moyens plus propres de cet âge, et plus particulièrement et plus directement opposés aux différents dangers que nous aurons à courir.

Enfin ! nous proposerons quelques mesures générales, qui regarderont ou toute la société des fidèles, ou une partie considérable de cette société, et que nous soumettons humblement au jugement des premiers pasteurs, et surtout à celui du Chef des pasteurs, Notre sainte Père le Pape, en qui nous révérons l'autorité de Jésus-Christ même. Telle sera la division de cette troisième partie.

Ce 27 septembre 1793.

1^{ère} considération. Que nous ne devons pas nous contenter d'une vertu médiocre, mais que chacun de nous **doit tendre avec courage et fidélité à la perfection chrétienne propre de son état**.

Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. Soyez donc vous autres parfaits comme votre Père céleste est parfait (Matt. v, 45).

DIEU N'EXIGE PAS ÉGALEMENT LA PERFECTION DE TOUS LES FIDÈLES.

Dieu ne fait pas à tous les hommes les mêmes grâces ; tous les états ne sont également saints ; et tous les fidèles ne sont pas appelés au même degré de perfection ; mais il n'est point de fidèle que Dieu n'invite à la perfection, et à qui il ne fasse ou du moins à qui il ne destine des grâces qui seraient capables de l'y conduire, s'il était **fidèle et constant à y répondre**. Il est vrai que la bonté du Seigneur envers nous est si grande, et le désir qu'il a de nous sauver est si sincère, que pour nous faire miséricorde, il n'exige pas toujours de nous que nous ayons atteint toute la perfection à laquelle il nous destinait, ou que même nous ayons acquis la perfection, quoique dans un moindre degré. Souvent il nous accorde la grâce de la persévérance finale, quoique nous ayons mené une vie imparfaite, et que nous n'ayons presque jamais répondu à sa grâce de la manière que nous aurions dû le faire. C'est un effet de son infinie bonté, digne de l'admiration de toutes les créatures intelligentes, mais cela doit-il nous rendre plus lâches à son service ? Ce surcroît de tendresse et d'amour, que le Seigneur nous témoigne, pourrait-il excuser notre peu d'amour pour lui ? Serait-ce parce qu'il est plus aimable que nous serions moins obligé de l'aimer ?

NOTRE SEIGNEUR NOUS Y INVITE.

Notre divin Maître, qui use envers nous de tant d'indulgence et qui souffre si patiemment nos imperfections, nous avertit en même temps de **faire tous nos efforts pour entrer par la porte étroite**, et pour marcher par les sentiers épineux qui conduisent à la vie ; il nous dit que **le nombre de ceux qui y parviennent est bien petit**. Il nous rappelle souvent le précepte d'aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et de toutes nos forces ; et notre prochain comme nous-mêmes ; précepte qui suppose et qui renferme toute la perfection. Il déclare indigne du nom de son disciple quiconque ne hait pas ce qu'il a de plus cher au monde, quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, et ne marche pas à sa suite en portant sa croix.

La première chose qu'il exige de ceux qui veulent aller après lui, c'est qu'ils se renoncent eux-mêmes, qu'ils portent leurs croix, et qu'ils le suivent. Les vertus qu'il nous prescrit sont aussi bien sublimes. Il attend de nous un amour pour le prochain semblable à celui qu'il a pour nous, une charité qui embrasse tous nos ennemis, qui leur pardonne tout, et qui ne se lasse jamais de leur faire du bien ; une douceur formée sur le modèle de la sienne ; une sainte haine de nous-mêmes, qui réprime en nous les inclinations de la nature ; une prière fervente et continuelle ; un abandon qui nous empêche de nous inquiéter pour le lendemain ; une humilité qui nous rende semblables à de petits enfants. Enfin il nous propose notre Père céleste comme le modèle dont nous devons nous efforcer de retracer en nous la perfection. *Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester caelestis perfectus est.*

IL EST BIEN DANGEREUX DE NE PAS TENDRE À LA PERFECTION.

Pourrions-nous faire ce que Notre Seigneur nous recommande, pourrions-nous le faire, même avec un degré nécessaire au salut, tandis que, de propos délibéré, nous nous contenterons d'une vertu médiocre et que nous négligerons de tendre à la perfection propre à notre état ? Ce degré nécessaire au salut n'est-il pas lui-même quelque chose de grand et de difficile ? La lettre même de l'Evangile ne suffirait-elle pas pour nous en convaincre ? Et n'est-ce pas parce qu'on ne s'en forme pas une assez haute idée que la plupart des Chrétiens mènent une vie lâche et peu chrétienne, qui les conduit infailliblement à leur perte ? Nous avons donc tout à craindre même pour notre salut, lorsque nous ne nous proposons pas de tendre à la perfection, et que nous forçons, en quelque manière, l'Esprit de Dieu à retirer ses grâces de nous, parce que nous mettons des bornes à notre fidélité.

Une conduite si peu généreuse ne peut manquer de nous appauvrir ; c'est l'Esprit-Saint qui nous en assure : *egestatem operate est manus remisit*. Et quoique Notre Seigneur ne retire pas toujours sa grâce entièrement des âmes imparfaites, il pourrait justement les priver des secours dont elles se rendent indignes par leur peu de ferveur, secours qu'il ne leur doit point et sans lesquels elles ne persévéreront point dans l'état de la justice. Et c'est ce qu'il fait souvent, et surtout à l'égard des âmes qu'il favorise davantage. *On demandera beaucoup*, dit le Saint Evangile, *à ceux à qui il aura été beaucoup donné.*

CE QU'ON DOIT CRAINDRE EN NE LE FAISANT PAS.

Nous pouvons craindre avec raison qu'un semblable malheur ne nous arrive ; et cette crainte d'être privés, **à cause de notre négligence**, des grâces qui nous seraient nécessaires et de tomber, par une suite de cette privation, dans des péchés qui nous feraient perdre l'amitié de Dieu, est un motif bien capable d'exciter des vertus les plus parfaites. C'est ce motif que l'Apôtre représentait aux fidèles lorsqu'il leur disait de **s'adonner** tellement **aux bonnes œuvres** qu'ils assurassent par là leur vocation et leur élection. *Satagite, ut per opera vestra bona certam vestram vocationem et electionem faciatis*. Il paraît faire lui-même usage de ce moyen quand il dit qu'il châtie son corps et qu'il le réduit en esclavage, afin qu'après avoir prêché les autres il ne soit pas lui-même réprouvé. *Corpus meum castigo et in servitatem redigo, ne forte cum aliis praedicaverim, ipse reprobus efficiar.*

TOUTES LES VÉRITÉS DE LA RELIGION FOURNISSENT BIEN DES MOTIFS DE TENDRE À LA PERFECTION.

Mais combien d'autres motifs se joignent à celui-ci pour nous porter à tendre puissamment à la perfection ? De quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois point d'objet dans la Religion qui n'offre quelque grand motif de travailler à ma perfection.

DIEU.

Dieu. Une grandeur, une majesté infinie, qui daigne agréer mes faibles hommages ne mérite-t-elle pas que je les lui consacre entièrement et sans réserve ? Serait-ce servir Dieu dignement que d'user en cela de quelque réserve ? Quand je m'emploierais au service de mon Dieu avec toute la perfection dont je suis capable, ce serait toujours bien peu de

chose. Que sera-ce donc si je retranche encore de ce peu que je puis faire pour Dieu ? **Dieu me commande de l'aimer de tout mon cœur** ; c'est là le premier et le grand commandement ; je ne puis le remplir qu'à proportion du soin avec lequel je tendrai à la perfection ; mon amour est bien lâche et bien languissant, quand je ne me propose pas de faire tout ce que je puis pour lui plaire. Dieu m'a donné l'être, tout ce que je suis, tout ce que j'ai, soit au-dedans, soit au-dehors de moi : la santé, le mouvement, la vie, l'âme et toutes ses puissances, le corps et tous ses sens, toutes mes forces, les biens que je possède et qui servent à mon entretien ; je tiens tout cela de lui ; c'est un don qu'il me fait à chaque instant ; et il me le fait **afin que je fasse servir toutes ces choses à sa gloire** ; est-ce entrer dans ses adorables desseins ? Est-ce lui témoigner la reconnaissance due à ses bienfaits que de ne pas lui rapporter, autant que je le puis, tous ces biens que j'ai reçus de lui, en faisant tout ce que je fais pour sa gloire, suivant cette parole de l'Apôtre : *Sive manducatis, sive bibitis, aut aliud fuid facitis, omnia in gloriam Dei facite*. La Justice demande que la gloire d'un ouvrage retourne toute entière à son auteur. Dieu est immense, il est infiniment saint, il est témoin de toutes mes actions, il voit mes plus secrètes pensées, il lit dans les replis les plus cachés de mon cœur ; il est plus attentif, s'il m'est permis de le dire, à ce qui se passe en moi qu'à tout ce qui se passe dans ce vaste assemblage de tous les êtres, considérés purement dans l'ordre de la nature ; quelle raison, quel motif pour moi de donner à la moindre de mes actions, de mes paroles, de mes affections, toute la **perfection** dont elle est susceptible ! Cette idée de Dieu renferme encore bien d'autres motifs de travailler sans relâche à notre perfection : ceux que nous venons de présenter ici peuvent suffire.

JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ. Tout ce que la foi me montre en Jésus-Christ me fait un **devoir de tendre à la perfection**. Ce qu'il est en lui-même, ce qu'il est par rapport à nous ; son amour, ses exemples, sa doctrine, ses souffrances, ses sacrements. Jésus-Christ est un Homme-Dieu ; il est homme semblable à moi. Il est Dieu égal en tout au Père, qui l'engendre de toute éternité. En lui, la nature humaine est déifiée ; elle est élevée au-dessus de toute nature créée, placée sur le trône de Dieu même. N'est-ce pas une obligation pour moi de soutenir en moi-même la noblesse de ma nature, et de ne pas l'avilir par la bassesse de mes sentiments et par une conduite toute terrestre ?

Jésus-Christ, en se faisant homme, s'est donné tout à moi ; il a contracté avec moi les rapports les plus intimes ; il est devenu mon frère, mon ami, mon médecin, mon père, mon Chef, mon Roi, mon Sauveur. Il est la voie, la vérité, la vie. Que ces divins rapports exigent de correspondance de ma part ! Que je dois agir avec perfection si je ne veux point m'écarter de cette voie, marcher constamment à la lueur de cette vérité, vivre de cette vie ?

Jésus-Christ nous aime : *Je vous ai aimé*, nous dit-il, *comme mon Père m'a aimé*. Que son amour est grand ! Qu'il est ineffable ! Quels en sont les caractères ? Quels en ont été les effets ? Si j'aime Jésus, je dois ardemment désirer de lui plaire et de lui ressembler ; je dois craindre uniquement de ne pas répondre, autant que je le puis, à la grandeur de son amour ; mon amour doit avoir quelque chose des caractères du sien ; il doit produire les mêmes effets, proportionnés cependant à sa faiblesse ; si j'aime Jésus, quelle sera donc en tout temps mon ardeur pour la perfection ! Jésus-Christ m'a donné son exemple pour modèle. Que cet exemple est beau ! Qu'il est sublime ! Comment puis-je m'y conformer ; si je ne me propose point de tendre, selon la mesure de la grâce qui m'est donnée, à ce que les vertus ont de plus saint et de plus parfait ?

Jésus-Christ nous a donné sa doctrine, pour être notre flambeau, et il nous avertit que **c'est sur cette doctrine que nous serons jugés** ; *sermo meus, quam locutus sum vobis, ille vos judicabit*. Comment nos mœurs pourront-elles soutenir le parallèle d'une doctrine si pure, lorsqu'au jour du Jugement, cette doctrine sera la règle sur laquelle on examinera toutes mes actions, à moins que, pendant la vie, nous ne fassions notre principale étude de la pureté du cœur ?

Jésus-Christ a souffert pour nous des tourments inouïs, des humiliations excessives ; il a été pour nous un homme de douleur ; il a versé tout son sang et est mort sur la croix ; nous rendons inutiles en grande partie tant de travaux, d'humiliations et de souffrances ; nous laissons perdre des flots de son sang précieux, lorsque nous nous relâchons dans la poursuite de la perfection, et bien plus encore quand nous renonçons presque entièrement à cette poursuite.

Jésus-Christ, avant de remonter au Ciel, a institué **ses sacrements** pour être autant de sources de vie. Là, son sang coule sans interruption dans le Paradis de son Eglise, pour y laver, vivifier et purifier de plus en plus nos âmes. Il est lui-même personnellement et substantiellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie avec toutes les richesses de la grâce et de la gloire. De si grands moyens ne doivent-ils pas produire de grands efforts ? Ne doivent-ils pas allumer en nous un **zèle ardent et efficace** pour notre perfection ? Et s'ils ne produisent pas en nous ces effets, comment ne serions-nous pas coupables d'avoir négligé de si puissants moyens ou de ne pas en avoir tiré les fruits que nous devons en tirer ?

LES SAINTS.

La Mère de mon Dieu, les Anges, les Saints me fournissent de nouveaux motifs de tendre à la perfection.

La Mère de mon Dieu est aussi ma Mère, je suis l'enfant de l'Auguste Vierge Marie, de la plus sainte et de la plus parfaite des créatures, de la Reine du Ciel et de la terre. Que dois-je être saint pour porter dignement cette qualité et pour devenir saint ! Quels secours ne dois-je pas attendre d'une telle Mère, et d'une Reine si puissante auprès de Dieu.

Les Anges, qui voient la face du Père céleste, sont préposés à ma garde. Ils m'accompagnent dans tous mes pas ; ils me guident ; ils m'éclairent ; ils me défendent dans tous les moments de ma vie ; que je serais parfait si j'étais docile à profiter de leurs avis et de leur protection !

Les Saints, qui sont maintenant couronnés de gloire dans le Ciel, étaient de la même nature que moi ; ils étaient sujets aux mêmes misères ; ils avaient les mêmes obstacles à surmonter ; et cependant, que leur vie a été sainte ! Que n'ont-ils pas souffert avec joie ! Qu'ils ont pratiqué de vertus sublimes ! Si nous ne marchons pas sur leurs traces, dans

les sentiers de la perfection, leur exemple, qui devrait être à présent notre modèle, sera pour nous un jour un grand sujet de confusion.

LE CIEL, L'ENFER, LE PURGATOIRE.

Nous trouverons de semblables motifs dans tous les autres objets que la foi nous présente.

Le Ciel ; il nous est destiné, mais **il faut le ravir par force**. Croirons-nous jamais en avoir fait assez pour obtenir un si grand bonheur ? Pour mériter la possession d'un éternel bonheur ?

L'enfer ; combien d'âmes y sont tombées parce qu'elles ont voulu se contenter d'une **vertu médiocre**, et qu'elles ont fermé l'oreille aux tendres et pressantes invitations que leur faisait le Seigneur de tendre à la perfection ?

Le Purgatoire ; quelle est la cause des tourments affreux qu'on y endure ? Pourquoi des âmes, quoique dans la grâce de Dieu, sont-elles si longtemps détenues loin de sa présence ? Quel est le plus vif et le plus amer de leur regret ? Qu'est-ce qui leur fait pousser continuellement de si profonds sanglots ? C'est qu'elles **ne se sont pas appliquées avec assez d'ardeur** à la grande affaire de leur perfection ou qu'elles ne l'ont pas fait assez constamment.

LE PÉCHÉ.

Le péché, même le plus léger, est un très grand mal ; il contriste l'Esprit-Saint ; il met un obstacle aux faveurs divines ; et, tandis qu'on en est souillé, il ferme à l'âme l'entrée du Royaume céleste. Et combien de péchés de cette espèce ne commet-on pas lorsqu'on ne tend pas avec courage à la perfection ?

LA GRÂCE.

La grâce est d'un **prix inestimable**, je parle ici des grâces actuelles ; Jésus-Christ nous les a méritées par son sang ; sans ces grâces, on ne peut rien faire de surnaturel et de méritoire ; en être privé par sa faute ou les perdre, c'est un mal irréparable, c'est un mal dont nulle intelligence ne peut apprécier la grandeur ; c'est perdre, pour toute l'éternité, autant de degrés de bonheur et de gloire céleste, qu'il y a de ces grâces dont on s'est privé, ou dont on n'a point fait un bon usage. Or il n'est point douteux que, par rapport à ceux qui négligent leur perfection, le nombre de ces grâces qu'on perd ne soit chaque jour bien considérable.

LA NOBLESSE DE L'ÂME, LA QUALITÉ DE CHRÉTIEN.

La noblesse de l'âme, la qualité de Chrétien. Une âme créée à l'image de Dieu, une qualité qui nous rend les frères, les membres de Jésus-Christ, qui nous fait entrer dans une alliance intime avec l'Homme-Dieu, et par lui, avec les trois Personnes de l'adorable Trinité, ce sont là sans doute des objets qui **demandent de nous une grande élévation d'esprit, une grande pureté de cœur, une grande sainteté d'action**. Celui qui se contente de peu de chose dans la voie du salut, semble méconnaître, et la noblesse de son âme, et sa qualité de Chrétien.

LE MÉRITE DE NOS ŒUVRES.

Le **mérite** de nos œuvres. Les moindres actions qui sont bonnes d'une bonté surnaturelle, sont d'un **grand mérite** quand elles sont faites **avec un grand zèle de la perfection, avec un grand désir de plaire à Dieu**.

Mais, sans ce grand zèle de la perfection, sans ce grand désir de plaire à Dieu, les meilleurs actions, les actions les plus grands en elles-mêmes, seraient de peu de mérite devant Dieu, parce que c'est la disposition du cœur que Dieu regarde, bien plus que l'action extérieure. *Deus intuetur cor*.

Enfin la **beauté** de la perfection elle-même, considérée dans le Chrétien, doit nous attirer puissamment vers elle. Quel objet plus ravissant, plus digne de nos désirs. Elle imprime sur l'âme les traits de la Divinité, autant que l'âme en est capable ; elle le transforme en Jésus-Christ ; elle l'unit à Dieu d'une manière si intime qu'elle devient un même esprit avec lui ; elle la fait entrer, dès cette vie, en participation du bonheur et de la sainteté des Anges et des Saints.

CES MOTIFS ONT UNE PLUS GRANDE FORCE DANS UN TEMPS DE PERSÉCUTION.

Ces motifs de tendre à la perfection sont en bien grand nombre ; ils sont bien pressants, et conviennent à tous les temps, à tous les âges, mais il faut en convenir : ils ont une **force plus particulière** dans les circonstances fâcheuses où nous nous trouvons. En voici trois raisons principales.

La première regarde Dieu ; Dieu maintenant est plus outragé que jamais ; il est de notre devoir de réparer ces outrages, autant qu'il est en nous ; et nous ne pouvons le faire qu'en nous appliquant de toutes nos forces à la poursuite de la perfection.

La seconde nous regarde nous-mêmes. Nous avons besoin de grâces plus fortes et d'une plus grande abondance de lumières pour résister aux épreuves et aux tentations qui sont plus grandes que jamais ; c'est par un plus grand soin de notre perfection que nous devons attirer sur nous ces grâces et ces lumières.

La troisième regarde le prochain. **Nous devons de grands exemples aux faibles et aux ignorants**, qui régleront leur conduite sur la nôtre ; et si nous ne nous armons pas du plus grand courage, nous aurons à nous **reprocher d'avoir entraîné les maux les plus affreux sur les générations qui viendront après nous**.

DIEU N'A JAMAIS ÉTÉ PLUS GRIÈVEMENT OFFENSÉ QU'IL L'EST MAINTENANT PARMI NOUS.

Quand le Seigneur a-t-il été aussi grièvement outragé qu'il l'est parmi nous ? Ce n'est plus seulement par le désordre des mœurs, quoique la corruption se porte aux plus grands excès. **On l'attaque directement en lui-même**. On le fait de la manière la plus ouverte et la plus solennelle. On se fait gloire de l'outrager, de le blasphémer, de **détruire son culte** ; **on voudrait effacer jusqu'à la moindre trace de son nom**. L'impiété n'est plus qu'un jeu. Le nom de Jésus-Christ est

abhorré. Toutes les vérités sont foulées aux pieds. On ne parle plus qu'avec dérision de nos redoutables mystères. La Religion chrétienne n'est plus traitée que de fanatisme et de superstition. Tous les temples sont profanés ; on se permet hautement les plus énormes sacrilèges.

Ce sont des nations entières, des nations où le Christianisme avait fleuri pendant une longue suite de siècles, et que Dieu avait le plus comblées de ses faveurs, ce sont ces nations qui donnent l'exemple de toutes ces horreurs, qui les approuvent, qui les autorisent par leurs lois, et qui traitent comme des sujets rebelles tous ceux qui demeurent fidèles à la Religion. Par un attentat inouï jusqu'à nos jours, elles abandonnent la plus pure lumière pour se précipiter dans les plus épaisses ténèbres ; **elles renoncent à Jésus-Christ pour se dévouer aux démons** ; elles quittent le culte du Dieu Créateur du Ciel et de la terre, pour embrasser celui des idoles. Je ne dis que ce que nous avons sous les yeux et je ne crois pas devoir entrer dans des détails qui sont affreux, et que vous connaissez en partie. Serions-nous insensibles à ces outrages, à ces blasphèmes, à ces sacrilèges multipliés, à ces abominations dont on ne rougit plus, à cette idolâtrie publique, à cette guerre ouverte qu'on fait parmi nous à Dieu et à Jésus-Christ son Fils, à sa sainte Mère, aux Anges, aux Saints et à tous les serviteurs du Seigneur ?

NOUS NE TRAVAILLONS À LES RÉPARER QU'À MESURE QUE NOUS TENDONS À LA PERFECTION.

Nos cœurs sans doute en sont pénétrés de douleur. Mais cette douleur ne doit pas être **stérile**. Il ne nous suffit pas de gémir sur ces outrages. Il faut opposer à ces outrages les actes les plus contraires, la pratique des plus sublimes vertus.

Il faut opposer à l'incrédulité la foi la plus vive et la plus entière ; à l'impiété, l'hommage de la plus tendre piété ; au mépris des lois divines, la fidélité la plus constante à les pratiquer ; à l'esprit d'indépendance, l'humilité la plus profonde ; à la profanation des choses saintes, le respect le plus grand pour tout ce qui vient de Dieu ; à l'oubli de ses grandeurs, le zèle le plus ardent pour sa gloire ; à l'aversion, à la haine plus que diabolique, l'amour le plus pur, le plus fort, le plus sésraphique. Dévouons-nous d'une manière toute spéciale à Jésus-Christ et faisons hautement profession de marcher sur ses traces.

Attachons-nous étroitement à sa sainte Mère, honorons les Saints ; faisons de nous-mêmes un sacrifice continuels au Seigneur, en union de celui que Jésus-Christ a lui-même offert à Dieu son Père, et avec des dispositions, autant qu'il nous est possible, semblables à celle de son Cœur adorable.

Si nous avons quelque zèle pour la gloire de Dieu, ce zèle doit s'allumer de plus en plus à la vue de tant d'offenses et d'horreurs commises contre son infinie Majesté ; nous devons entrer dans les saints transports du Prophète Elie, mais, loin de désirer comme lui le châtement des méchants, nous devons solliciter leur pardon, nous offrir pour eux comme victimes, et, par les œuvres les plus héroïques et de saintes rigueurs exercées sur nous-mêmes, détourner de dessus leurs têtes les coups terribles et sans remède, dont la Justice divine est prête à les frapper.

LE PLUS GRAND BESOIN QUE NOUS AVONS DE GRÂCES EST UN NOUVEAU MOTIF D'Y TENDRE AVEC PLUS DE FORCE.

Nous avons maintenant **besoin** de grâces plus grandes, de lumières plus vives et plus abondantes, pour surmonter les obstacles que nous rencontrons à chaque pas dans la voie du salut, et pour découvrir les pièges qui nous sont tendus de toutes parts. Quand nos ennemis ont-ils été plus nombreux et plus puissants ? Quand la pratique des vertus essentielles et nécessaires au salut a-t-elle été plus difficile ?

Si nous parlons des **ennemis visibles**, ils sont multipliés, comme à l'infini ; tout le pouvoir est en leur main, et toutes les âmes vertueuses sont dans l'oppression ; elles n'entendent que des menaces, et, quelque terribles que soient ces menaces, les traitements qu'on leur fait endurer ont encore quelque chose de plus terrible. Parmi nous, presque tous les hommes, non seulement ont quitté, abandonné les étendards de Jésus-Christ, mais ils se sont hautement déclarés contre lui, et poursuivent avec acharnement tous ceux qui conservent quelques sentiments de Religion.

Que dire de nos **ennemis invisibles** ? Ces changements étonnants et rapides, qui sont arrivés parmi nous, dans la Religion, dans les mœurs, dans le caractère national, ce bouleversement total de l'autorité ecclésiastique et civile, ces scènes d'horreurs dont nous sommes tous les jours témoins, tout nous persuade que ces jours malheureux sont arrivés où, **en punition de nos crimes**, ils doivent, comme un **déluge**, inonder la terre, et où le pouvoir doit leur être donné d'y faire les plus grands ravages et d'y répandre les plus épaisses ténèbres.

C'est maintenant leur heure, et le temps de la puissance des ténèbres. **Ils sont parvenus à détruire parmi nous le culte catholique, et ils travaillent à extirper, s'ils le peuvent, jusqu'aux traces de Christianisme.** La plupart des fidèles sont privés du secours des sacrements. On ne peut plus, sans courir le plus grand danger, célébrer l'auguste sacrifice de l'autel. Tout recours aux légitimes pasteurs est interrompu. A peine les fidèles peuvent-ils communiquer entre eux.

Dans de pareilles circonstances, que la pratique des vertus est difficile ! Elle l'a toujours été, parce que toujours on a eu bien des ennemis à combattre, bien des obstacles à surmonter. Elle était difficile lors même que les fidèles étaient en grand nombre, qu'ils étaient animés par l'exemple, fortifiés par les sacrements, retenus par la crainte ; qu'ils avaient des secours de toute espèce ; que la Religion fleurissait ; que la vertu était honorée et le vice en horreur.

Maintenant que nos ennemis sont bien plus nombreux, les obstacles plus grands et plus multipliés, les tentations plus fortes ; maintenant que la plupart des moyens extérieurs de salut sont ôtés et qu'il faut nous attendre, de la part du monde, à toutes sortes de mauvais traitements, **à la perte de tous les biens temporels, à la persécution, aux mépris, à la mort** ; et, de la part de Dieu même, à sa soustraction de bien des consolations intérieures, parce que c'est un temps où il veut exercer sa Justice, et que nous devons tous être prêts à contribuer, de tout notre pouvoir, à remplir la masse de satisfaction qu'il exige de cette nation criminelle dont nous faisons partie ; il n'est point douteux que toutes ces choses ne rendent la pratique de la vertu bien plus difficile, et qu'une vertu faible sera peu capable des efforts qui lui sont nécessaires pour vaincre tant d'ennemis, pour surmonter tant d'obstacles et pour exercer ces actes héroïques de mépris de

soi-même, sans lesquels il nous serait impossible de demeurer fidèles au Seigneur. Nous avons besoin pour cela de plus grandes grâces.

IL NOUS FAUT AUSSI PLUS DE LUMIÈRES.

Nous n'avons pas moins **besoin des plus vives lumières**. Ce n'est point que la fin qu'on se propose, et à laquelle on prétend conduire, ne soit évidemment mauvaise et que la plus petite lumière ne suffise pour nous en découvrir la malice. Les méchants ne cachent plus leurs intentions, et, quand ils voudraient les cacher, leur conduite en manifeste hautement la noirceur. On ne peut plus se dissimuler qu'ils en veulent à la Religion ; ils ont quelque temps amusé le peuple, par un vain fantôme d'église, qu'ils ont substitué à la place de la véritable Eglise ; ils ne songent plus qu'à la renverser et ne respirent que la haine et la fureur contre Jésus-Christ et contre tout ce qui porte l'empreinte de son Nom. C'est un excès d'impiété qui ne peut que faire frémir d'indignation.

Aussi, ce n'est pas par le raisonnement et la persuasion qu'ils se flattent de gagner les âmes fidèles. Ils seraient trop faibles avec cette sorte d'armes. Le mensonge à découvert ne pourrait soutenir la force de la vérité. Enfants de l'ancien serpent, ils en imitent les replis ténébreux. Ils s'enveloppent dans des **termes entortillés**, qui ne présentent, au premier aspect, rien de bien mauvais, et s'en servent comme de filets pour s'attacher les âmes imprudentes par **des serments équivoques et séditieux**.

Combien de personnes sont tombées dans ce piège ; leur chute n'était d'abord qu'une faiblesse, mais cette chute, dont ils ne se sont pas promptement relevés, les a conduits insensiblement jusqu'au fond de l'abîme. **Quelle vigilance !** Que de lumières ne faut-il pas avoir pour se garantir de ce piège ! Il faut encore **un grand discernement**, il faut des lumières particulières pour connaître sûrement parmi les personnes qui jouissent de quelque réputation de science et de piété, **qui sont ceux qu'il faut consulter** et dont on peut suivre les conseils sans crainte de s'égarer ; quel degré de confiance ils méritent ; et jusqu'où doit aller notre déférence à leur avis. Faute de ce discernement, plusieurs, en suivant aveuglément **des guides aveugles**, sont tombés avec eux dans le précipice.

Et, pour les choses mêmes qui portent assez ouvertement l'empreinte du vice et du mensonge, l'exemple de la multitude, l'autorité de quelques uns de ceux qui les embrassent, qui les défendent et qui les approuvent, la crainte de se singulariser, les dangers qu'on court, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on voit, est propre à faire illusion ; **on commence par douter** ; ce qu'on regardait comme une vérité certaine ne paraît plus qu'une chose problématique ; **on finit par adopter ce qui, à la première proposition, avait fait horreur**. La lumière du Seigneur, et une grande lumière, peut seule nous mettre à couvert d'une si pernicieuse illusion.

POUR LES OBTENIR, IL FAUT AVOIR PLUS DE SOIN DE TENDRE À LA PERFECTION.

Mais que faire pour obtenir cette lumière vive, ces grâces fortes et abondantes qui nous sont nécessaires ? Dieu seul peut nous les donner ; nous ne pouvons les attendre que de lui ; et comme ces grâces sont des grâces spéciales, et que le temps de la Justice paraît être venu sur un peuple qui a rempli et qui remplit encore chaque jour de plus en plus la mesure de ses iniquités, il est bien convenable et tout-à-fait selon les règles de l'équité, que, pour les **mériter**, nous fassions, de notre côté, ce que nous pouvons pour satisfaire la Justice divine.

Dieu est infiniment miséricordieux, mais il est des temps (et tel est le temps présent par rapport à nous), où la Justice provoquée par nos crimes, montés à leur comble, ne permet pas que nous éprouvions des effets particuliers de la miséricorde sans **exiger** en même temps **de nous les sacrifices les plus grands et une fidélité à toute épreuve**. Tandis qu'il semble retirer ses grâces de dessus la généralité du peuple et l'abandonner, en quelque sorte, à sa propre malice, pouvons-nous, avec quelque fondement, espérer qu'il nous distingue, par des effets tout particuliers de sa miséricorde, si nous-mêmes nous ne nous distinguons pas **à son service par une fidélité plus grande et par un soin plus grand de tendre à la perfection ?**

AUTRE MOTIF : LE ZÈLE POUR LE SALUT DU PROCHAIN.

La considération du prochain nous fournit encore des motifs bien capables de réveiller en nous le soin de la perfection. Quand, avec une vertu commune, il serait absolument possible que nous nous sauvions du naufrage, nous n'en sauverions pas les autres. Et cependant, la gloire de Dieu, la charité que nous devons au prochain, notre propre intérêt spirituel, tout demande que, dans des circonstances aussi dangereuses, nous ne **négligions rien** pour contribuer au salut de nos frères, **surtout si nous sommes d'un état qui nous attache davantage au service du Seigneur**.

Il faut que, par une vie plus sainte, nous acquérions un plus grand crédit auprès de lui, et que la ferveur et la confiance donnent plus de force et de poids à nos prières ; il faut que, par un généreux mépris de la vie, par le sacrifice de tout ce que le monde estime, par une suite d'œuvre héroïques, chacun de nous s'efforce d'apaiser la colère de Dieu et de détourner ses justes vengeances de dessus un monde de pécheurs.

Un acte de zèle obtient le pardon du peuple. Aaron, l'encensoir à la main, arrêta le cours des vengeances divines ; cinq justes auraient préservés Sodome des flammes. De **grands exemples** peuvent faire impression sur un grand nombre. Si par là le peuple entier n'est pas sauvé des malheurs extrêmes dont il est menacé, nous pouvons espérer que plusieurs au moins profiteront des exemples que nous leur donnerons, et des grâces que nous leur obtiendrons.

Dans les pays livrés maintenant à l'erreur, le nombre plus ou moins grand qui y professent la Religion catholique, doivent ce bonheur au courage et à la fidélité de ceux qui, dans des temps de persécution et de scandale, se sont attachés à Dieu avec une **fermeté inébranlable**, et **ont mérité, par l'exercice héroïque des vertus, de conserver sans altération le précieux dépôt de la foi**.

Quel malheur, que reproche pour nous, si, par notre faute, si par faiblesse ou par lâcheté, nous laissons tomber dans les ténèbres les plus affreuses, une **longue suite de générations**, qui viendront après nous, qui, pendant toute l'éternité,

nous accablent de leur malédiction, et dont les crimes nous seraient imputés. Quelle effrayante perspective ! Et ne craignons-nous pas que Dieu ne nous en punisse ? Qu'il ne nous laisse tomber ? Et si nous tombons, la chute ne peut être que bien terrible ! Un seul faux pas, dans des lieux bordés de précipices, entraîne dans un abîme.

Il n'y a presque **point de milieu à présent pour nous, entre une haute sainteté et l'apostasie**. Tant les circonstances sont déplorables, tant la perversité du grand nombre est affreuse. Jamais on n'a dû se souvenir davantage de cette maxime de l'Évangile : *Celui qui aime son âme, la perdra*.

COMMENT FAUT-IL TENDRE À LA PERFECTION.

Nous ne résisterons pas sans doute à des raisons si fortes et en si grand nombre. Nous sommes convaincus que c'est un **devoir** pour nous de tendre à la perfection ; et que, si nous négligeons de le faire, surtout dans les circonstances fâcheuses où nous nous trouvons, une pareille négligence mettrait notre salut dans le plus grand danger.

Mais, que faire en conséquence ? Qu'exige de nous le soin de notre perfection ?

Je ne répondrai ici que très succinctement et d'une manière générale à cette grande question, parce que, dans les réflexions suivantes, je traiterai de quelques points particuliers de perfection, qui nous paraissent dans ce temps-ci d'une plus grande nécessité.

DISPOSITIONS PRÉALABLES.

Pour entreprendre l'ouvrage de la perfection chrétienne, il faut être **solidement fondé dans les trois vertus théologiques**, la foi, l'espérance et la charité ; posséder en quelque degré les vertus morales ; avoir acquis, à force de combats, de l'empire sur ses passions ; et s'être délivré de tout vice grossier, incompatible avec le salut.

Quand, avec le secours de la grâce divine, on est parvenu à cet état nécessaire à tout Chrétien pour être dans la voie du salut, il ne faut pas croire avoir par là satisfait à tout ce que nous devons à Dieu, au prochain, à nous-mêmes, mais nous nous animer, par des considérations telles que celles que nous avons exposées, à travailler à perfectionner en nous cet état, et à acquérir toute la pureté, toute la sainteté à laquelle la bonté de Dieu nous appelle, et dont sa grâce nous rendra capable.

Étant bien convaincus de cette nécessité, et fortement déterminés à agir en conséquence, ce que nous avons à faire alors, c'est

1°. De purifier et d'embellir notre intérieur.

2°. De faire, de la manière la plus parfaite, toutes nos actions extérieures.

3°. D'aspirer à ce que la pratique des vertus chrétiennes a de plus sublime, selon les lumières et les forces qu'il plaît à Dieu de nous donner.

1°. PURIFIER ET EMBELLIR SON INTÉRIEUR.

1°. La perfection de notre intérieur est ce qui doit nous occuper d'abord. Le sage nous en avertit lorsqu'il nous dit de **veiller avec le plus grand soin à la garde de notre cœur**, parce que c'est du cœur que procède la vie ; *omni custodia serva cor tuum, quoniam ex ipso vita procedit*. L'homme voit ce qui paraît au dehors, mais Dieu fixe les yeux sur l'intérieur de l'homme, comme il le dit lui-même au Prophète Samuel : *Homo videt ce quae potent, Dominus autem intuetur cor* (Reg. 6). La beauté de la fille du Roi, dit le Psalmiste, est toute intérieure : *Pulchritudo filiae Regis ab intus*.

Notre premier soin doit donc être de **veiller sur nos pensées, nos désirs et nos affections** ; lorsqu'il n'y aura dans nos pensées, nos désirs et nos affections, rien qui déplaît aux yeux du Seigneur, rien qui ne soit capable de lui plaire, alors notre intérieur sera parfait ; et c'est ce que nous pouvons espérer quand nous possédons, avec quelque perfection, les vertus théologiques. **La foi perfectionnera nos pensées, l'espérance perfectionnera nos désirs, la charité perfectionnera nos affections.**

SES PENSÉES, PAR UNE FOI PLUS PURE ET PLUS VIVE.

La plupart des âmes, mêmes chrétiennes mais encore imparfaites, roulent dans leur esprit une infinité de pensées, au moins basses et inutiles, et elles ne se le reprochent point, comme une chose inévitable et nécessaire. On dirait que leur esprit n'est capable que de ces sortes de pensées, et qu'il ne leur a été donné que pour cela.

Il est vrai que leur **mémoire** ne leur présente guère que des objets propres à faire naître en eux ces sortes de pensées, parce qu'elle en est uniquement remplie, et qu'on est sans cesse occupé à l'en remplir encore de plus en plus. Comme si la mémoire, qu'on peut regarder comme le dépôt, le trésor et la source de ces pensées, comme si l'entendement qui les forme, qui les combine, qui les considère, et qui s'en sert pour porter ses jugements, n'avait point une fin plus noble et plus relevée.

Dieu même, les choses éternelles, les vérités de la Religion sont les objets seuls dignes de remplir la capacité de ces puissances spirituelles ; ce sont les seuls dont elles devraient s'occuper avec joie, et ce sont ceux dont souvent on s'occupe le moins et le moins volontiers. On préfère la fange de la créature à la splendeur des choses divines et éternelles. Cela vient dans les hommes de leur **peu de foi**. Ayons une foi vive et nous ne serons point sujets à cet étrange désordre, qui nous rend incapables de travailler avec succès à notre perfection. Une foi vive nous délivrera de ce qu'il y a de bas et d'inutile dans nos idées ; toutes nos pensées seront nobles, grandes et sublimes. Une foi vive rendra sans cesse présente à notre esprit la fin pour laquelle nous avons été créés ; elle nous rappellera qu'une âme spirituelle, immortelle, faite à l'image de Dieu, faite pour s'occuper de Dieu, s'avilit étrangement quand elle ne s'occupe que, et ne se remplit que de choses créées ; que tout ce qui est matériel est indigne d'elle ; que tout ce qui passe avec le temps ne mérite pas de fixer son attention ; qu'elle ne doit l'arrêter, avec quelque complaisance, que sur des objets spirituels, éternels, surnaturels et divins. Une foi vive lui présentera continuellement ces sortes d'objets ; elle lui en découvrira la beauté, la

grandeur, le prix inestimable, tandis qu'elle lui fera voir la bassesse et le néant des choses de la terre. Eprise des charmes sans nombre que renferme la seule idée de l'Être divin, de sa Sagesse, de sa Puissance, de sa Bonté, de ses perfections infinies, de l'adorable Trinité, d'un Dieu fait homme, du mystère de la Croix, de la sainteté du Chrétien, du Ciel, de l'enfer, et de tant d'autres vérités surnaturelles que la foi nous enseigne, l'âme dédaignera d'abaisser ses regards sur les biens du monde. La mémoire en perdra peu à peu le souvenir, et l'entendement, tout rempli de Dieu, n'aura plus que des pensées divines. Les pensées même naturelles et nécessaires à notre condition ici-bas, dont l'objet immédiat serait quelque chose de temporel et de terrestre, seront comme divinisées par le soin que l'entendement aura de les rapporter à Dieu. C'est ainsi que la foi perfectionnera nos pensées.

SES DÉSIRS, PAR UNE ESPÉRANCE PLUS FORTE ET PLUS ANIMÉE.

Nos désirs seront pareillement perfectionnés par l'espérance. La foi nous montre quels sont les objets que nous devons désirer, la connaissance qu'elle nous donne de Dieu, et des biens surnaturels et célestes qu'il nous a destinés, est sans doute nécessaire pour faire naître en nos cœurs des désirs parfaits ; sans cette connaissance, nos cœurs ne pourraient pas se porter vers ces sortes d'objets, mais, pour que nous puissions les désirer véritablement et travailler à les acquérir, il faut que l'espérance nous élève vers ces objets par la douce persuasion qu'elle nous inspire, que, Dieu nous ayant créés pour le posséder et pour être heureux en lui de son propre bonheur, il nous donnera dans cette vie toutes les grâces et tous les secours surnaturels dont nous avons besoin pour parvenir à ce bonheur.

Bien des personnes croient tout ce que la foi leur enseigne des biens éternels ; et cependant n'ont que des désirs bas et terrestres, qui les dégradent et les avilissent. C'est que **leur espérance est faible**. Une espérance ferme nous remplit d'un saint mépris pour tous les biens de la terre ; elle en détache entièrement nos cœurs, et nous apprend à les fouler aux pieds comme peu dignes d'une âme capable de posséder Dieu dans le temps par la grâce, et dans l'autre vie par la gloire. Elle rend nos désirs purs, efficaces, ardents.

Purs : on ne désire rien que de grand, de saint, d'éternel, de divin, rien qui ne tende à la jouissance de Dieu, qui ne soit un moyen pour nous approcher de Dieu, ou pour nous unir plus intimement à Dieu.

Efficaces : on n'attend rien que de Dieu, mais on attend tout de Dieu. On sait qu'on ne peut *rien faire sans lui*, qu'il veut que nous agissions avec lui, et, quelque difficile, quelque pénible qu'il puisse être pour nous de coopérer à sa grâce et de faire et de souffrir tout ce qu'exige de nous cette fidèle coopération, assuré de son secours, plein de confiance qu'il proportionnera ses secours à la grandeur de nos besoins, et qu'il se plaît à faire triompher notre faiblesse, on ose tout, on entreprend tout et on ne se lasse point de le faire.

Ardents : les désirs surnaturels et célestes croissant à mesure du soin qu'on a de les satisfaire, ils diffèrent en cela de ceux de la terre, parce que les biens qui en sont l'objet, produisent toujours dans l'âme une ardeur nouvelle d'en jouir, en même temps qu'ils la rassasient et la contentent. Cette ardeur devient si grande, qu'elle remplit toute la capacité de l'âme, elle consume en elle tout autre désir et ne lui permet pas d'être un seul instant sans tendre de tout son pouvoir, et sans soupirer vers l'unique objet dont la possession peut faire son bonheur. A chaque instant, l'âme désire voir dissoudre les liens de son corps mortel, et elle se plaint de ce que son exil est si fort prolongé parmi les habitants de Cedar. Telle est la perfection qu'une vive espérance donne à nos désirs.

SES AFFECTIONS, PAR UNE CHARITÉ PLUS PARFAITE.

La perfection des pensées, celle des désirs, ne pourraient être entière sans la perfection des affections. Ces trois sortes de perfections se soutiennent et s'entraident mutuellement ; toutes doivent beaucoup à la charité, mais surtout la dernière, qui ne diffère pas de cette Reine de toutes les vertus, par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toutes choses pour lui-même, et notre prochain en Dieu et pour Dieu.

Pour avoir cette perfection des affections, il ne suffit pas d'être simplement dans la charité et de posséder cette vertu dans quelque degré. On peut être dans la charité et dans la grâce sanctifiante, inséparable de la charité, et cependant ne point avoir cette perfection d'affections, dont nous parlons ; on peut encore avoir le cœur partagé entre bien des objets, qui ne sont pas criminels à la vérité, mais qui sont peu dignes de la fin noble, sublime et sainte pour laquelle l'homme a été créé ; des objets dont l'amour, sans détruire en nous celui de Dieu, l'affaiblissent, l'obscurcissent, et nous empêchent d'en acquérir la perfection, autant que nous en sommes capables dans cette vie mortelle.

Ce n'est qu'à mesure que nous avançons dans la charité que nos affections viennent à se perfectionner. On se dépouille d'abord, non seulement de toute affection mauvaise, mais encore de toute **affection basse, terrestre, inutile**. On spiritualise ensuite, on rend surnaturelles les affections innocentes et nécessaires, mais qui, d'elles-mêmes, sont naturelles. Les affections, qui sont déjà saintes et surnaturelles, le deviennent encore davantage par le motif plus pur qu'on leur donne.

Quoique les motifs, pris de notre avancement spirituel, de notre salut, de notre bonheur éternel, soient très saints, et qu'il soit même nécessaire de les avoir, on n'en est plus si fort touché ; le bon plaisir de Dieu, sa volonté, sa gloire, le désir d'imiter Jésus-Christ, sont ceux qui se présentent le plus à nous, qui nous donnent le plus de force, et dont on est le plus affecté. On sait bien qu'on ne peut pratiquer la vertu sans être récompensé, faire le mal sans en être puni, mais, pour faire le bien, ou pour éviter le mal, on n'a pas besoin de ces considérations. On n'en servirait pas Dieu avec moins de fidélité, on ne se porterait pas à lui plaire avec moins d'ardeur, quand on aurait à attendre de lui ni châtement, ni récompense, et jamais elle n'est plus empressée de tout faire et de tout sacrifier pour son Dieu que lorsqu'elle n'a point d'autre chose en vue que de **lui témoigner purement son amour**.

L'état de l'homme dans cette vie ne lui permet pas, il est vrai, d'être toujours dans ce degré d'élévation, de manière que cet amour devienne en lui un acte continu ; un tel acte est le partage des Saints dans le Ciel et ne serait pas compatible avec la nécessité où nous sommes d'exercer d'autres vertus. Il suffit que nous ayons l'habitude de ce pur amour

et que cette habitude influe sur notre conduite. Plus cette influence est grande, plus elle nous porte à agir, plus aussi nos affections sont pures, sublimes, et divines. L'Esprit de Dieu possède alors l'esprit de l'homme ; nous ne voyons plus que lui, nous recevons le mouvement de Dieu ; il est le principe de nos affections ; nous n'en avons point d'autre que les siennes ; nous l'aimons de cet amour qu'il a pour lui-même, ou plutôt il s'aime lui-même en nous. Nous sommes **un même esprit avec lui**. C'est là le plus haut degré de perfection que nos affections puissent avoir. Elles pourraient être parfaites sans parvenir à un si haut degré ; il suffit qu'elles y participent et qu'elles tendent à s'en approcher toujours de plus en plus, en s'avançant dans la charité.

La perfection de notre intérieur dépend du degré plus ou moins parfait dans lequel nous possédons les **vertus théologiques** ; c'est pourquoi, si nous désirons cette perfection de notre intérieur, notre soin continu doit être de nous exercer dans la **pratique de ces vertus**, et nous ne devons point nous lasser de solliciter le Seigneur de les augmenter en nous. *Domine, adauge nobis fidem, spem et charitatem, ut, secundum divitias gloriæ tuæ virtute corroboremur per Spiritum tuum in interiorem hominem.*

2°. FAIRE TOUTES LES ACTIONS LE MIEUX QU'IL EST POSSIBLE.

2°. Ce que nous devons en second lieu nous proposer lorsque nous tendons à la perfection, c'est de faire les actions extérieures de la manière la plus parfaite. Le Sage nous en avertit : *Donnez à chacune de vos actions toute l'excellence dont elle est susceptible. In omnibus operibus tuis præcellens esto.* Et Saint Paul nous ordonne de rapporter à la gloire de Dieu les actions mêmes les plus basses et les plus communes, tel que le boire ou le manger. *Sive manducatis, sive bibitis, aut aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.*

Nous avons ici à considérer trois choses : la nature des actions, l'ordre qu'il y faut observer, et la manière de les faire. Avant de faire aucune action, il faut considérer s'il est licite de la faire, s'il est plus conforme à la prudence et à la vertu de la faire, si, quoique cette action soit bonne, il n'y aurait point quelque chose de mieux à faire. Toutes les actions bonnes ne sont pas également bonnes, également sanctifiantes. Un homme, qui tend à la perfection, s'attache à celles qui sont **les plus saintes**, et lorsque le devoir ne commande pas autre chose, il se plaît à consacrer le plus de temps qu'il peut à converser avec Dieu dans la prière, l'oraison et les autres exercices de piété. L'ordre qu'on doit observer dans les actions demande qu'on préfère toujours celles qui sont de devoir à celles qui ne sont que de surrogation, et, parmi les devoirs, celui qui regarde Dieu et l'affaire du salut tient le premier rang ; ensuite les devoirs propres à l'état que chacun tient dans la société ; la pratique des devoirs de Justice doit aussi passer avant la pratique des autres vertus.

L'ordre demande encore qu'on fasse chaque chose en son temps, en son lieu, et avec toutes les autres circonstances qui peuvent en rehausser le prix. Quant à la manière de faire ses actions, il est essentiel de **les commencer par la prière** ; il faut d'abord élever son esprit vers Dieu pour lui offrir ce qu'on va faire, pour purifier son intention et lui demander sa grâce. Dans le cours de l'action, renouveler de temps en temps cette intention, et ne point perdre Dieu de vue ; éviter avec soin tous les défauts qui pourraient la vicier, le trop de précipitation ou de lenteur, l'empressement ou la négligence, la dissipation, l'impatience, la légèreté, etc., y pratiquer toutes sortes de vertus, l'humilité, la douceur, la patience, la charité, la persévérance, etc. Nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage sur cette matière.

3°. SE PROPOSER QUELQUE CHOSE DE GRAND ET DE SUBLIME.

3°. Ce que doit faire en troisième lieu celui qui travaille fortement à acquérir la perfection, c'est d'aspirer à quelque chose de **sublime**, selon les lumières que Dieu lui donne et toute l'étendue de la grâce dont Dieu daigne le favoriser.

Il faut pour cela trois choses : **se proposer de grandes choses, faire de grandes choses, souffrir de grandes choses**. Les grandes choses, qu'il faut se proposer, ce sont **les vertus chrétiennes**, dans un degré héroïque et sublime. La plupart des personnes, même de piété, se forment des idées assez communes de la vertu ; ils croient que c'est faire beaucoup que de la pratiquer dans un degré de médiocrité. Leur cœur rétrécit, en quelque sorte, tout ce que la doctrine évangélique, tout ce que les exemples de Jésus-Christ et de ses Saints, leur en apprennent. Il n'en est pas de même de ceux qui désirent sincèrement leur perfection. Ils n'ont point conçu ce désir sans avoir eu l'idée de la perfection, et sans que cette idée n'ait fait rejaillir son éclat sur toutes les vertus. Ils connaissent ce que les vertus ont de plus secret, de plus relevé, de plus profond ; tout ce qu'exige d'un Chrétien l'alliance intime qu'il a contractée avec Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, avec la Divinité. Et c'est là qu'ils portent leurs pensées ; quelque vertu qu'ils aient acquises, ils se proposent d'en acquérir davantage et de perfectionner celles qu'ils ont déjà : *Cogitationes robusti semper in abundantia.*

L'humilité la plus profonde, l'abnégation la plus universelle, le recueillement le plus intime et le plus continu, une douceur inaltérable, une confiance et un abandon sans bornes entre les mains de Dieu ; telles sont les vertus qu'ils se proposent d'acquérir ; ils désireraient imiter, dans chaque Saint, celle dans laquelle il a le plus excellé ; ils les embrassent toutes ; mais ils s'attachent d'ordinaire, selon l'attrait de la grâce, **à quelqu'une en particulier**, sachant bien qu'en posséder une dans un degré parfait, c'est les posséder toutes...

Faire de grandes choses, c'est pratiquer, autant qu'on le peut, les vertus, selon l'idée sublime qu'on s'en est formé. Il est bien peu de personnes qui soient fidèles à suivre la lumière qui leur est donnée ; on ne la regarde souvent que comme une belle spéculation, qui à orner l'entendement, dont on fait parade dans le discours, et dont quelquefois on repaît sa vanité, sans penser que le Seigneur ne nous en favorise qu'afin qu'elle nous serve de flambeau, et qu'elle nous aide à perfectionner nos actions. Le soin de notre perfection nous rend attentifs à cette lumière, et fait que, dans les occasions, nous nous efforçons de pratiquer tout ce qu'elle nous découvre de plus admirable dans l'exercice des vertus ; et, quand on est attentif à en profiter, ces occasions se renouvellent souvent. Il n'est point de jour où l'on ne puisse en pratiquer plusieurs.

De là, que de mérites ! Que de progrès dans la perfection ! Un seul acte héroïque de vertu, nous y fait avancer davantage, et nous fait acquérir plus de richesses spirituelles qu'une multitude d'autres actes d'une vertu commune et ordi-

naire... souffrir persécution de toute espèce, des souffrances de corps, des peines d'esprit, des épreuves extraordinaires...

Rien n'est plus propre à élever les âmes à la perfection, et à imprimer sur elles la ressemblance de Jésus-Christ ; rien n'est aussi plus selon le goût des âmes qui désirent devenir parfaites. Elles ne peuvent pas aller au-devant de ces choses et se les procurer à elles-mêmes, mais il leur est permis de soupirer après elles, et de les solliciter avec ardeur. Le Seigneur exauce tôt ou tard leurs vœux ; et lorsqu'il les favorise de sa Croix, de quelque nature qu'elle soit, ils la reçoivent avec beaucoup de reconnaissance et d'amour. Souvent, tandis que la faiblesse de la chair succombe sous son poids, que la nature en est effrayée, l'esprit triomphe, il jouit d'une sainte liberté, il la regarde comme son trésor, et la préfère à toutes les délices de l'univers. Lorsque l'âme est exempte de ces grandes souffrances, elle y supplée en partie par une vie d'abnégation, par la privation de toutes les satisfactions de la nature, par les jeûnes, la mortification des sens et les saintes rigueurs qu'elle exerce sur son corps.

DANS LA POURSUITE DE LA PERFECTION, ON DOIT AVOIR ÉGARD À LA XXXX.

Ce que nous avons dit de la pratique de la perfection regarde toutes sortes de personnes en général ; chacun doit s'en faire l'application selon l'esprit de sa vocation particulière. Les personnes religieuses savent qu'elles ne peuvent atteindre la perfection qu'en s'attachant constamment à suivre les conseils évangéliques, par l'accomplissement le plus parfait de leurs vœux, et l'obéissance exacte à toutes leurs règles, selon l'esprit de leur Ordre, et que les circonstances où elles se trouvent peuvent le permettre. **Les ministres de l'autel doivent**, avant toutes choses, être les images vivantes de Celui qui, pour la gloire de son Père, et par amour pour les hommes, s'est fait tout à la fois le Prêtre et la Victime de la loi nouvelle. Ils doivent, à son exemple, tout faire, tout souffrir pour remplir le grand ministère qui leur a été confié, et être prêts à s'immoler à chaque instant en holocauste pour le salut du peuple.

2^e CONSIDÉRATION. QU'IL FAUT MAINTENANT NOUS ATTACHER D'UNE MANIÈRE TOUTE PARTICULIÈRE À LA PAUVRETÉ D'ESPRIT, QUI NOUS EST SI FORT RECOMMANDÉE DANS LE SAINT ÉVANGILE.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum caelorum (Matt. V)

L'EXEMPLE ET LES PAROLES DE NOTRE SEIGNEUR NOUS PORTENT À L'ESTIME ET L'AMOUR DE LA PAUVRETÉ.

Ce qui nous frappe d'abord dans la Personne adorable de l'Homme-Dieu, c'est sa **pauvreté**. Il naît de la famille de David pour l'accomplissement des prophéties, et afin que le peuple juif puisse le méconnaître ; mais cette famille avait perdu son éclat, et ne retenait plus rien de son ancienne opulence. Son auguste Mère, la Très Sainte Vierge Marie, si grande et si riche de biens de la grâce, était dénuée des biens de la terre, et, par un ordre exprès du Seigneur, elle avait reçu pour époux un simple artisan, Joseph, le plus saint des hommes, comme elle de la famille royale de David, mais aussi pauvre qu'elle.

Ses parents sont établis à Nazareth, ville obscure et méprisée. Il naît dans une étable, au milieu des rigueurs de la plus extrême pauvreté. Il passe son enfance et sa jeunesse parmi les pauvres, dans les soins et les travaux dont s'occupent les pauvres. Dans le cours de sa vie publique, il se plaît à converser avec les pauvres ; c'est à eux surtout qu'il annonce son Évangile, c'est parmi eux qu'il se choisit des Apôtres, ce sont la plupart des pécheurs qu'il a tirés de leurs barques pour les fixer à sa suite. Il vit de la charité des âmes pieuses ; il manque souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et meurt dépouillé de tout, n'ayant point d'autres richesses que sa Croix, sa couronne d'épines et ses clous.

Un si divin exemple est bien propre à nous faire connaître **le prix de la pauvreté chrétienne**. Notre Seigneur y joint ses instructions. Il pose la pauvreté pour fondement à la perfection évangélique, et lui fait les promesses les plus magnifiques. Il déclare que **le Royaume des Cieux appartient aux pauvres**. Il ne parle des richesses du monde que pour en montrer le malheur et le danger. Il invite à la pauvreté, il proclame bienheureux ceux qui sont pauvres. Il promet le centuple, dès cette vie, et de grands trésors dans la vie future, à ceux qui quittent tout pour le suivre. C'est la première condition qu'il impose à ceux qui veulent s'attacher plus particulièrement à lui, et il leur met devant les yeux l'exemple de sa pauvreté. Les renards, leur dit-il, ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Il dit en général à tous ceux qui veulent le prendre pour Maître, qu'on ne peut être du nombre de ses disciples, à moins de **renoncer à toutes les choses qu'on possède**.

LE RENONCEMENT DE CŒUR AUX RICHESSES EST TOUT-À-FAIT NÉCESSAIRE AU CHRÉTIEN.

Ce renoncement, dont le Seigneur fait un **commandement exprès** à tout Chrétien, est un renoncement de cœur et d'affection. Il exige que nous n'ayons aucun attachement pour les biens périssables du monde, que nous en redoutions les dangers, que nous en méprisions l'éclat et la pompe, que nous les regardions comme un malheureux esclavage, et que nous soyons toujours dans la résolution de nous en dépouiller plutôt que de perdre l'amitié de Dieu, par aucun péché mortel ; nous devons même dire, si nous avons du péché l'horreur que tout Chrétien doit en avoir, plutôt que de blesser l'amitié de Dieu par le moindre péché véniel.

Cette disposition de cœur est bien difficile. Il est bien difficile d'allier ensemble le mépris des richesses et le détachement des richesses et la possession actuelle des richesses. Les richesses ont quelque chose de si gluant pour le cœur de l'homme ! Il est si doux naturellement à l'homme de se voir honoré, recherché, estimé du monde, comme le sont les personnes riches ; de dominer sur les autres, de faire ce qu'on veut ; d'avoir ses aises et ses commodités ! C'est pourquoi les premiers Chrétiens, pénétrés des maximes et des exemples de notre divin Maître, sans y être forcés par aucune loi, **se dépouillaient eux-mêmes de leurs biens, les vendaient**, et venaient ensuite en déposer le prix aux pieds des

Apôtres. Dans tous les temps, les Chrétiens fervents, qui, pour atteindre plus sûrement la perfection et suivre de plus près Notre Seigneur Jésus-Christ, se sont engagés à la pratique des conseils de l'Évangile, ont fait la même chose. Les personnes consacrées à Dieu dans l'état religieux renonçaient à leurs biens par le vœu de pauvreté. Ils y renonçaient et à tout ce qu'ils auraient pu acquérir, non seulement de cœur mais en effet.

EN BIEN DES CAS, IL EST DE PRÉCEPTÉ D'Y RENONCER EN EFFET.

Quoique le renoncement de cœur aux choses de la terre soit le seul qui soit généralement commandé à tous les Chrétiens, il arrive cependant souvent, à cause des circonstances épineuses à l'on peut se trouver, que la pratique du renoncement effectif est elle-même de précepté. La chose était fréquente et très fréquente dans le premier âge de l'Église, lorsque les Chrétiens étaient continuellement exposés à souffrir de grandes persécutions pour la foi. Souvent on les menaçait de la perte de tous leurs biens, et d'être réduits à la dernière indigence, s'ils ne se conformaient pas aux lois de l'empire, qui leur ordonnait de sacrifier aux idoles. Alors, ils n'avaient point à balancer.

C'était pour eux un précepté et une nécessité de se dépouiller de tout, et de souffrir la plus rigoureuse indigence. Il en a été de même dans les temps où les princes hérétiques ont tenu les vrais fidèles dans l'oppression. On leur donnait souvent l'option, ou de tout perdre, ou d'embrasser l'erreur ; et je doute si la crainte de perdre la vie a fait plus d'apostats que la crainte de perdre ses biens. On n'a pas moins été absolument obligé, dans tous les temps, d'y renoncer et de s'en dépouiller, lorsqu'on n'a pu les conserver sans violer grièvement quelque autre vertu que ce soit. En général, ce renoncement effectif est de précepté pour tous ceux qui, vu leur faiblesse et à raison des circonstances, ne se sentiraient pas la force de résister aux dangers des richesses, et ne pourraient pas les garder sans courir les plus grands risques pour leur salut.

CES CAS SONT À PRÉSENT BIEN PLUS COMMUNS QU'ILS N'ONT ÉTÉ DEPUIS LONGTEMPS.

Ces considérations ont dû faire en tout temps la plus vive impression sur l'esprit des Chrétiens. Dans aucun temps, on n'a pu méditer la vie et les mystères de Notre Seigneur, lire avec attention les maximes du saint Évangile, s'en pénétrer, et entrer dans l'esprit des Saints, sans concevoir une haute estime et un saint amour pour la pauvreté de Jésus-Christ, sans en sentir la **nécessité**, et sans prendre la résolution de l'embrasser, au moins d'affection.

Il est bien à souhaiter qu'elles produisent cet effet sur nous. Il nous est maintenant plus nécessaire de nous remplir de cet esprit de pauvreté, qu'il ne l'a été depuis bien des siècles. La raison en est manifeste. C'est que nous sommes revenus au temps des persécutions.

On fera, dans ce sixième âge, pour abolir la Religion chrétienne et rétablir le culte des démons et des idoles, ce qu'on a fait dans le premier âge de l'Église pour empêcher les progrès du Christianisme et la chute des idoles, dans lesquelles les démons se faisaient adorer. On se portera même à des excès encore plus grands, comme nous l'apprenons de l'Évangile. Nous pouvons en parler sûrement, puisque nous en avons sous les yeux des prémices sanglantes, et que nous voyons s'effectuer des choses¹, que nous n'aurions jamais imaginées, et dont la seule idée nous aurait paru tout-à-fait impraticable.

L'esprit de ténèbres sait combien les hommes sont attachés aux biens de la terre ; c'est par là qu'il les tentera d'abord. Les impies, dont il est le prince, et dont il dirige à son gré les démarches, lorsque Dieu, pour punir nos crimes, lui en laisse le pouvoir, les impies se sont déjà servi de ce moyen, et il ne leur a que trop réussi. Quelle multitude de ceux qui se disaient Chrétiens, ont cessé de l'être et se sont rangés sous l'étendard de l'impiété, par la crainte de perdre des biens temporels, tant l'amour de ces biens était dominant dans leurs cœurs.

Nous sommes **tous prochainement menacés** du même danger, si nous sommes malheureusement possédés du même amour ; il est donc pour nous de la dernière importance de l'exterminer tout-à-fait en nous, de nous remplir d'estime pour la sainte pauvreté, et de l'embrasser de tout notre cœur. Voyons ce que nous avons à faire pour cela.

IL FAUT AVOIR UN SAINT MÉPRIS DES RICHESSES.

Concevoir un saint mépris des richesses et nous en détacher, est la première chose à laquelle nous devons nous appliquer. Que de réflexions sont propres à nous inspirer ce mépris ! Nous en avons déjà touché plusieurs. Pensons surtout au peu de cas que notre divin Maître en a fait ; rappelons-nous en particulier **les anathèmes qu'il a lancés sur les riches**, et quelques unes de ses paroles, qui font voir combien il est difficile aux riches de sauver leurs âmes. *Il est plus difficile, dit-il, à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Ceux qui veulent devenir riches, nous dit l'Apôtre, tombent dans une infinité de désirs vains et dangereux, et s'engagent dans les filets de Satan, qui les entraîne à leur perte.* Quelle peinture l'Évangile nous fait-il du riche ? *Il s'habille somptueusement, il vit avec délicatesse, il voit sans pitié la misère du pauvre, il meurt et il est enseveli dans l'enfer.* Dans un autre endroit, le riche y est peint comme *embarrassé de son abondance ; il est tout occupé du soin de les conserver ; il ne songe pas même à la main dont lui viennent tous ses biens ; il dit à son âme : Bois, mange, goûte le repos ; te voilà du bien pour un grand nombre d'années. Mais il entend une voix qui lui dit : Insensé, cette même nuit, on te redemandera ton âme.*

Bien des siècles auparavant et sous la loi de la nature, Job nous avait parlé des riches de la même manière que l'Évangile. *Ils passent les jours dans les délices, nous dit ce saint homme, et dans un moment, ils descendent dans les enfers.* Le plus opulent des rois, Salomon lui-même nous déclare *qu'il n'a vu dans les richesses que vanité, que peine et qu'affliction d'esprit.*

¹ Tel est le nouveau calendrier, qu'on vient d'annoncer, et qui détruit tout ce qui appartient au Christianisme. Il vérifie déjà ce que Daniel a prédit : *Putabit quid possit mutare tempora et leges, etc.* (Dan. vii, 25).

Comment donc, après les leçons, après l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, comment un Chrétien ne mépriserait-il pas des biens qui n'ont qu'une **vaine apparence** de biens, des biens qui ne rendent l'homme, ni plus grand, ni plus saint, ni plus heureux ; des biens toujours **accompagnés de maux véritables**, de peines, de soucis, de travaux ; qu'on ne possède jamais en paix et dont on ne jouit qu'un moment ; des biens enfin, qui exposent notre salut aux plus grands dangers, et qui sont d'ordinaire suivis de regrets éternels ?

LES POSSÉDER SANS AFFECTION.

Il ne suffit pas de mépriser ces biens ; il faut encore **s'en détacher**. Cela demande trois choses ; qu'on les perde sans regret et même avec joie. Lorsque vous avez des biens en abondance, dit le Sage, prenez garde que votre cœur n'y mette son affection. On pourrait mépriser spéculativement les richesses, et cependant en aimer la possession, à cause des avantages temporels qu'elles procurent. C'est à quoi nous devons prendre garde, parce que c'est de cet amour que vient le danger. Il sera bien utile pour cela de ne point regarder ces biens comme à nous, mais comme appartenant à Dieu, qui nous les a confiés pour un temps, et qui bientôt nous demandera compte de l'usage que nous en aurons fait. Il faut craindre qu'ils ne deviennent le sujet de notre condamnation et réfléchir que l'amour des biens de la terre est incompatible avec celui des biens célestes, qu'il nous avilit, qu'il nous rend esclaves, qu'il nous détourne du service de Dieu, et que nous ne pouvons nous élever vers le Ciel qu'à proportion que nous nous éloignons de la terre ; que pour aimer Dieu, il faut haïr le monde et les biens du monde, et, pour être rempli de son amour, il faut être vide de tout autre amour.

Demandons souvent à Dieu ce parfait dégageant de cœur. Prions le de s'en rendre entièrement le Maître, et faisons lui souvent l'offrande de tout ce que nous avons ; et lorsque nous sentons que notre cœur s'attache à quelque chose, faisons-en au plus tôt le sacrifice ; et, si nous ne pouvons pas, à raison des circonstances, nous en priver en effet, faisons ce sacrifice en esprit ; et, considérant cette attache comme une maladie dangereuse de l'âme, ne nous laissons point de renouveler ce sacrifice, et de prier le Seigneur de nous ôter lui-même la possession de ces sortes de biens ; si cette possession doit être pour nous un obstacle à la perfection de son amour...

EN USER AVEC SOBRIÉTÉ.

User sobrement des biens est la seconde chose qu'exige le détachement de ces biens, le second moyen pour l'acquérir. Il faut pour cela **retrancher tout superflu**, ne pas croire qu'il soit permis à un Chrétien, quelque fortune qu'il puisse avoir, de s'accorder toutes les aises et toutes les commodités, de vivre avec délicatesse, d'étaler un vain luxe, et de faire des dépenses inutiles et de pure fantaisie, quand même il lui resterait encore de quoi soulager abondamment les misères du pauvre. **S'il a beaucoup, il doit donner beaucoup**, et regarder tout ce qu'il a, au-delà de ses besoins et de ce qui convient à son rang et à son état, comme appartenant à ceux que la divine Providence a mis dans le cas de manquer même du nécessaire.

Cet usage chrétien de ses biens ne peut manquer de produire en nous un parfait détachement. Comment nous attacherions-nous à des biens qui, après une honnête suffisance, ne nous laissent que la charge pénible de les distribuer aux **nécessiteux**, et le soin de le faire avec prudence et discernement ? Il faut de plus, dans l'usage que nous faisons pour nous-mêmes de ces biens, éviter l'empressement et l'activité de la nature ; ne point nous laisser entraîner, par un aveugle penchant ; modérer nos désirs ; nous comporter avec une sainte indifférence ; ce que Saint Paul appelle user des choses comme n'en usant point ; et consulter, avant toutes choses, la volonté de Dieu ; et rapporter tout à sa gloire...

S'EN VOIR PRIVÉ ET LES PERDRE SANS REGRET.

Il ne nous restera plus alors qu'un moyen pour connaître, avec quelque assurance, si nous sommes véritablement détachés. On ne l'est point suffisamment, tandis qu'on a des craintes, des appréhensions continuelles, de perdre ce qu'on a, tandis qu'on se donne des mouvements extraordinaires pour prévenir ces pertes ; quand on les regarde comme un grand malheur ; et qu'on traite d'injustice et d'oppression tout ce qui tend à nous en ôter une partie. Ces biens extérieurs sont comme la toison des brebis, dont il est bon qu'elles soient déchargées quand cette toison devient trop forte et trop épaisse.

Mais, la plupart des hommes ne les considèrent pas ainsi ; on dirait que leur ôter une partie de leurs biens, c'est les dépouiller de leur peau, tant ils y sont attachés. Non seulement ils ne supportent point avec patience la perte de leurs biens, mais ils se laissent alors aller à toutes sortes de murmures, d'emportements, d'injures ; ils conçoivent des haines mortelles contre le prochain ; ils ne peuvent lui pardonner et se précipitent dans toutes sortes de péchés. Un homme dont le cœur est détaché, possède ses biens sans inquiétude ; s'il se donne des soins pour les conserver, c'est en vue de Dieu, et, lorsque, par quelque accident ou même par un effet de la malice des hommes, il vient à les perdre, il ne se trouble point, il ne s'agite point, il se soumet paisiblement aux avis de la divine Providence, et dit avec le saint homme Job : *Le Seigneur m'avait donné ces biens, il me les a ôtés, que son saint Nom soit béni*. Il entre dans des sentiments encore plus parfaits, et, regardant avec les yeux de la foi ces richesses temporelles comme des lambeaux sordides dont le Seigneur le dépouille pour le revêtir d'un vêtement de gloire et d'honneur, il se livre aux plus doux transports de reconnaissance, et se félicite de son heureux sort.

PRÉFÉRER, MÊME EXTÉRIEUREMENT, LA PAUVRETÉ AUX RICHESSES.

Cette conduite suppose qu'on a conçus de l'estime et de l'amour pour la pauvreté de Jésus-Christ. Nous avons déjà vu quelques unes des considérations qui doivent nous inspirer ces sentiments ; il s'agit à présent de considérer quelle en est **la pratique**, afin de nous y exercer.

Cette pratique est quelque chose de plus parfait que celle du détachement intérieur. On ne se contente pas d'user sobrement de ses biens, on souhaiterait n'en point avoir ; on ne conserve ceux qu'on a que par soumission aux ordres de la

divine Providence, et pour se conformer à la volonté du souverain Maître ; c'est un **lourd fardeau**, dont on voudrait se voir déchargé. On s'en trouve embarrassé, comme l'était David quand Saül le revêtit de ses armes. Il ne put aller librement au devant de Goliath et en triompher, que lorsqu'il reprit sa fronde et son pauvre habit de berger. On est confus d'être riches, à cause de l'extrême différence qu'on voit entre son état et celui de Jésus-Christ. C'est pourquoi on affecte tout ce qui peut faire disparaître cette différence et nous rapprocher d'un Dieu fait pauvre pour l'amour de nous.

On donne en tout **la préférence aux pauvres**, on se plaît à les visiter, à converser avec eux ; on porte même, autant qu'on le peut, les enseignes de la pauvreté, dans les habits, dans la table, dans le logement. Loin de rougir de ce qui nous fait paraître pauvre, on s'en fait gloire, on se sert de ce qu'il y a de plus médiocre, quoique cela puisse être aux hommes du siècle un sujet de mépris et de raillerie ; et, quand on manque de quelque chose **même de nécessaire**, quand on éprouve les effets et les rigueurs de la pauvreté, on s'en applaudit. C'est une occasion précieuse dont on a bien soin de profiter. Le monde a bien moins de dangers pour un Chrétien qui aime ainsi la pauvreté ; il lui sera bien plus facile de remporter sur le tentateur de glorieuses victoires.

Pendant, il lui reste encore une chose à faire pour donner à cette pratique toute sa perfection, et pour se précautionner lui-même contre l'inconstance de sa propre volonté, c'est de rendre cette pratique habituelle, et de s'engager au Seigneur par des liens sacrés, qui fassent pour lui de la pauvreté un état fixe et permanent.

FAIRE LORSQU'ON LE PEUT VŒU DE PAUVRETÉ.

Il n'est point douteux que ce ne soit là que tendre l'amour de la pauvreté, comme à sa perfection. Jusqu'à ce qu'on y soit arrivé, on peut bien exercer des actes de pauvreté, on peut être dans d'excellentes dispositions par rapport à cette vertu, mais ces actes, ces dispositions sont transitoires ; on demeure libre de cesser ces sortes d'actes, de changer des dispositions ; le changement des circonstances peut en apporter à nos idées ; le dégoût, l'ennui d'une pratique pénible à la nature et qui, de notre part, est libre et volontaire, peuvent nous faire prendre d'autres résolutions, et, quoique ces résolutions nouvelles ne s'accordent point avec les vues de perfection que le Seigneur nous avait données, ni avec cet amour de la pauvreté qui nous avait animés, en les suivant, nous ne violerions aucun de nos devoirs, et nous ne serions pas criminels.

De plus, quand nous serions fidèles à la pratique de la pauvreté, tandis que nous ne serions pas engagés à cette fidélité par cet engagement sacré, qui se contracte envers Dieu par le **vœu de pauvreté**, les actes que nous faisons de cette vertu, sont comme les fruits que nous présentons au Seigneur, tandis que nous gardons la possession de l'arbre qui les produit ; et sans doute cette offrande, quoique bonne, est moins parfaite et moins agréable au Seigneur que si nous lui offrions tout ensemble et l'arbre et les fruits, comme on le fait quand on s'engage par vœu à l'exercice de la pauvreté ; par là, nos actes ont aussi comme le mérite de l'éternité ; ils tirent aussi du vœu le mérite de la vertu de Religion ; mérite qu'on n'acquiert point quand on se contente de faire des actes de pauvreté, sans en contracter l'engagement.

C'est à cet engagement que Notre Seigneur invitait ceux qu'il voulait s'attacher plus étroitement, lorsqu'il leur disait : *Vendez tout ce que vous avez, donnez en le prix aux pauvres, et venez et suivez-moi.* C'est ce qu'exprime Pierre, lorsqu'au nom de tous les Apôtres, il dit à Notre Seigneur : *Vous voyez que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi ; et c'est ce que le Seigneur promet de récompenser par ces paroles : Je vous dis, en vérité, que, lorsqu'au temps de la régénération, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa Majesté, vous tous qui m'avez suivi, vous serez aussi assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison... ou ses champs pour la gloire de mon Nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle* (Matt. XIX, 28).

IL Y A EU, DANS TOUS LES TEMPS, DES PERSONNES QUI ONT FAIT VŒU DE PAUVRETÉ, MÊME DANS LE MONDE.

Depuis bien des siècles, il y avait dans l'Eglise de Jésus-Christ des asiles sacrés pour ceux qui se proposaient de garder la perfection des conseils évangéliques ; c'est là que se retiraient la plupart de ceux qui voulaient s'engager par vœu à la pratique de la pauvreté évangélique. C'était un excellent moyen de se préserver des dangers et de la séduction du siècle. Il était approuvé par l'Eglise, et l'Esprit-Saint y attirait un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe.

Cela néanmoins n'a pas empêché que, dans tous les temps de l'Eglise, il n'y ait eu des personnes d'une éminente vertu, dans toutes les conditions, mais surtout parmi les ministres de Jésus-Christ, qui, poussés du désir de la plus haute perfection, mais, sans sentir d'attrait pour le cloître ou pour le désert, se sont engagés par vœu à la pratique de la pauvreté et des autres conseils du saint Evangile. On peut dire qu'une pareille conduite ne pouvait venir que **de l'inspiration divine**, que nul motif humain ne pouvait y influencer, et qu'elle était la marque d'une **grande vertu**, surtout **d'un grand abandon et d'une grande confiance en Dieu**. Ils avaient même l'avantage d'avoir un trait de plus de ressemblance avec les Apôtres et avec Jésus-Christ même, dans le cours de sa vie publique.

RAISONS QUI POURRAIENT PORTER MAINTENANT À LES IMITER.

Ce dont Notre Seigneur, ce dont ses Apôtres et tous les premiers disciples nous ont donné d'éclatants exemples, ce qu'on a pratiqué pendant bien des siècles, ce que des âmes ferventes ont pratiqué dans tous les temps, c'est à présent pour nous une **nécessité** de le faire si nous désirons garder la pauvreté dans sa perfection et nous y engager par un vœu sacré. Nous ne pouvons pas pour cela nous retirer dans des cloîtres, l'impiété nous a ravi cette précieuse ressource ; le Seigneur l'a permis, et, par là, il nous a marqué suffisamment que ceux qu'il appellerait parmi nous à la pratique des conseils évangéliques et nommément de la pauvreté, qui leur sert de base, ne pourraient en contracter l'engagement qu'en demeurant extérieurement dans le siècle, dont ils ne peuvent se séparer qu'en esprit.

C'est une dure nécessité, à laquelle l'impiété nous a réduits malgré nous en détruisant les monastères et en supprimant les vœux de Religion ; mais de ce mal, la divine Providence, selon sa coutume, saura, dans la profondeur de sa sagesse, tirer de grands biens. En effet, il résultera de là que la pratique du vœu de pauvreté, ne tenant plus à rien

d'extérieur, qui soit du ressort du gouvernement civil, l'autorité séculière ne pourra plus rien contre elle ; un plus grand nombre de personnes pourront l'embrasser ; dans toutes les classes, dans toutes les conditions de la société civile, il pourra se trouver des personnes qui tendront à la perfection des conseils évangéliques ; tous les états seront sanctifiés, leur exemple édifiera le monde. La société civile en retirera les plus grands avantages, et l'on verrait fleurir parmi les Chrétiens quelque image des beaux jours de l'Eglise naissante.

DE QUELLE MANIÈRE ON POURRAIT FAIRE PERSONNELLEMENT CE VŒU DE PAUVRETÉ DANS LE MONDE, ET À QUOI ON S'ENGAGERAIT EN LE FAISANT.

Pour s'engager ainsi dans le monde à la pratique de la pauvreté évangélique, il faut considérer que, par le vœu que nous en faisons, nous consacrons à Dieu tout ce que nous avons et pouvons avoir, pour être **employé à son service et à sa gloire** ; et que nous nous en dépouillons entièrement nous-mêmes quant au for intérieur, de manière que nous ne puissions plus en user au gré de notre propre volonté.

Quand on se consacrait à Dieu dans le cloître par le vœu de pauvreté, on renonçait à la possession extérieure de ses biens, d'ordinaire ces biens restaient à la famille du religieux ou de la religieuse ; la maison religieuse, surtout lorsqu'elle était pauvre, avait permission d'en recevoir quelque portion, et elle se chargeait de pourvoir au nécessaire de ses religieux ou religieuses. Ces maisons étaient la plupart fondées pour cela, afin que les âmes religieuses, étant dégagées de tout autre soin que de celui de leur salut et de la gloire de Dieu, s'y employassent constamment et avec une plus grande liberté.

Quand on se consacre à Dieu dans le monde par le vœu de pauvreté, on ne peut jouir tout-à-fait des mêmes avantages, du moins à parler en général et pour le commun des hommes, qui désireraient s'attacher à la pratique de la pauvreté évangélique ; il faut sans doute qu'ils se dépouillent de leurs biens, qu'ils renoncent à toute propriété et à l'usage libre de leurs biens, mais ce ne peut être pour un dépouillement extérieur de toutes choses, comme celui qui se retire dans le cloître, et à qui le cloître et la Religion fournissent ce qui est nécessaire à la vie. Ce serait, pour un grand nombre, se plonger dans une infinité d'embarras, et se mettre hors de procurer en bien des choses la gloire de Dieu, le service de l'Eglise, et le soulagement du prochain. Il est bon que leur amour et leur estime pour la sainte pauvreté soit tel qu'ils désirent pour eux-mêmes le dépouillement le plus entier et le plus effectif ; mais des vues supérieures, prises de la gloire de Dieu, de la plus grande utilité de l'Eglise, et du bien même de leurs âmes, doivent les empêcher d'en venir à l'exécution de leurs désirs.

Il convient, surtout dans un temps où, selon la parole du Sauveur, la charité de plusieurs est refroidie, il convient que leur dépouillement soit sincère, réel, parfait, mais seulement quant aux effets intérieurs et par rapport à Dieu ; mais non pas quant aux effets extérieurs et par rapport aux hommes. Ils conserveront extérieurement la possession de leurs biens devant les hommes, mais, devant Dieu, ils ne regarderont plus ces biens comme étant à eux, mais comme étant entièrement à Dieu, à qui ils en ont fait une consécration spéciale par le vœu de pauvreté.

En vertu de ce dépouillement et de cette consécration spéciale, il ne sera plus permis à ceux qui se seront engagés dans le monde par le vœu de pauvreté, de se servir de leurs biens comme il leur plaira, même en choses licites, mais, après en avoir tiré les choses suffisantes pour un entretien honnête, conformément à leur état et leur condition, ce sera pour eux **une stricte obligation d'employer en bonnes œuvres ce qui leur resterait de leur revenu**. Il ne leur sera point permis non plus de rien faire dans le vue de devenir plus riches, quoiqu'il ne soit pas interdit à ceux à qui cette ressource serait nécessaire de pourvoir aux besoins de la vie par un travail honnête, et qu'on puisse recueillir les héritages qui pourraient échoir. On ne pourra pas cependant, sans une grande nécessité et sans conseil, s'engager à ce sujet, ou pour tel autre sujet que ce soit, dans aucun procès. Par ce moyen, on évitera les dangers annexés à la possession des biens du monde, sans tomber dans les embarras où l'indigence pourrait jeter des âmes encore faibles dans la vertu, et sans que cela puisse préjudicier à l'ordre de la société et des familles ; et qu'aucun changement extérieur fasse connaître l'engagement sacré qu'on a contracté vis-à-vis de Dieu.

ON N'AURAIT PAS ALORS LE LIBRE USAGE DES BIENS QU'ON CONSERVERAIT.

Il est aisé de concevoir que l'usage des biens, quant au for intérieur, ne sera pas alors libre et indépendant. Il ne sera pas seulement restreint par les commandements de Dieu, comme il l'est à l'égard de tous les Chrétiens, mais encore par les conseils évangéliques. On se conduira, dans cet usage, d'une manière qui puisse être agréable à Notre Seigneur, à qui nos biens auront été consacrés, et nous ne croirons pas pouvoir nous en servir que de l'agrément de ce divin Maître. On présumera son agrément pour toutes les choses nécessaires à l'entretien et au commerce de la vie, selon l'état et la nécessité d'un chacun ; et, quoiqu'il serait à souhaiter, pour une mortification plus grande, qu'on se privât de toutes les commodités de la vie qui ne sont pas strictement nécessaires, cependant, comme un si bon Maître daigne condescendre à la faiblesse de ses serviteurs, on ne croira pas que ce soit aller contre son agrément d'en accorder avec sobriété à la nature quelques unes dont la privation lui serait trop pénible, et pourrait même, à cause de sa grande faiblesse, préjudicier à l'esprit. L'exemple de Jésus-Christ, d'abord, et des Saints, ensuite celui des bons religieux, des ecclésiastiques les plus réguliers, et des hommes de notre état les plus fervents, voilà **la règle** qui nous fera connaître ce qui est conforme au bon plaisir du Seigneur. Dans les cas douteux, il faut avoir recours aux lumières de ceux qui sont éclairés de l'esprit de Dieu.

Ce que nous venons de dire de la manière dont on pourrait garder le vœu de pauvreté dans le monde, peut aussi servir d'instruction aux personnes consacrées à Dieu, de l'un et l'autre sexe, que l'impiété du siècle a chassé de leurs saints asiles. Ils ne doivent point oublier que c'est une eux une étroite **obligation** de se conformer aux conseils du saint Evan-

gile, dans l'usage qu'ils font des moyens qu'on leur laisse pour vivre, et que leur plus grand soin doit être de se rapprocher, le plus qu'il leur est possible, de la vie qu'elles menaient dans le cloître.

3^e CONSIDÉRATION. QU'IL FAUT AVOIR UN SAINT MÉPRIS POUR LE MONDE ET UN GRAND ÉLOIGNEMENT POUR TOUS LES USAGES DU MONDE.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.

COMBIEN LE MONDE EST DIGNE DE MÉPRIS.

N'aimez point le monde, nous dit le Disciple bien-aimé, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Cela ne provient point du Père, mais du monde. Et le monde passe et la concupiscence du monde passe. Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement (I Jean, II, 15). Saint Jean nous exhorte, il exhorte tous les disciples du Sauveur à détacher leurs cœurs entièrement du monde, et de toutes les choses du monde ; **à n'avoir pour le monde que des sentiments de haine** ; et, pour les y porter, il leur représente tout ce qui peut leur inspirer pour le monde un souverain mépris.

Quoi de plus méprisable que le monde ! **L'amour du monde est incompatible avec l'amour de Dieu.** On ne peut aimer le monde sans renoncer à renoncer à aimer Dieu, sans renoncer à être aimé de Dieu. Dès qu'on aime le monde et les choses du monde, on perd la grâce et l'amitié de Dieu. *Si quis diligit mundum, non est charitas Patres in eo.*

Quoi de plus méprisable que le monde ! **Il n'y a rien que de vil et de bas dans le monde.** Tous les plaisirs du monde se bornent à flatter la corruption de la chair ; il n'ont rien de commun avec cette joie pure, avec ce vrai bonheur, qui seul est digne de l'homme, mais qu'il ne peut trouver qu'en Dieu ; tous les biens et toutes les richesses du monde ne peuvent qu'éblouir les yeux du corps et fixer les regards, attirer les désirs de l'homme animal, dont la vue ne pénètre pas au-delà de ce que les objets présentent aux sens ; ils n'offrent rien de réel et d'estimable à ceux qui les considèrent avec une autre lumière que celle des sens, à ceux qui connaissent d'autres biens, que la foi nous montre, que l'espérance nous promet, et dont la charité seule peut nous mettre en possession.

Tous les honneurs du monde, toute la gloire du monde n'est que **mensonge** et que **fausseté** ; son vain éclat peut éblouir des esprits orgueilleux, qui ne songent qu'à s'élever au-dessus des autres dans le cours de cette vie, **mais il ne peut les contenter.** Il est en abomination à ceux qui pensent à une vie future, et qui savent que, dans cette vie future, tous ceux qui se seront élevés, dans cette vie, au-dessus des autres, seront abaissés et foulés éternellement à leurs pieds. C'est dans ces biens, dans ces plaisirs, dans ces honneurs, que consiste le monde ; c'est tout ce qui constitue cette pompeuse idole que les hommes insensés adorent.

L'Esprit de Dieu n'inspire point à ses enfants l'amour de ces choses. L'esprit du monde, cet esprit de malice, qui préside au monde et qui cherche à détruire en nous l'image de notre Père céleste, peut seul nous inspirer un tel amour. *Omne quod est un mundo, concupiscentia carnis, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ, quæ non est ex Patre, sed ex mundo est.*

Quoi de plus méprisable enfin que le monde, à cause du peu de durée de ses biens, de sa gloire et de ses plaisirs. Il s'écoule avec la rapidité d'un torrent et nous emporte avec lui ; on ne peut pas en jouir un seul instant d'une manière stable et tranquille. Son bonheur, tout faible qu'il est, est encore mêlé **d'amertume.** Les remords, l'ennui, le dégoût, les craintes en troublent la douceur ; à peine commence-t-on à y goûter quelque repos, qu'il nous est tout-à-coup enlevé ; et les désirs qu'il excitait en nous font place au regret éternel de l'avoir aimé et de nous y être follement attachés au dépens de notre véritable bonheur. *Et mundus transit et concupiscentia ejus.*

LE MÉPRIS DU MONDE NÉCESSAIRE AU CHRÉTIEN.

Si je plaisais au monde, dit saint Paul, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. Et Saint Jacques : *Ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu ? Celui donc qui veut être ami de ce siècle devient par là même ennemi de Dieu.* Le Seigneur lui-même avait auparavant enseigné la même doctrine à ses Apôtres : *Si le monde vous haït, leur dit-il dans le sermon après la Cène, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait, parce que vous seriez du monde ; mais le monde vous haït, parce que vous n'êtes plus du monde, et que je vous ai choisis et retirés du monde.*

UN CHRÉTIEN N'EST POINT DU MONDE.

Après ces témoignages éclatants, et beaucoup d'autres semblables qu'on trouve dans les livres saints, un Chrétien ne peut révoquer en doute que ce ne soit une **obligation** pour lui de ne point appartenir au monde, et d'avoir le plus grand mépris pour le monde ; qu'il ne peut appartenir tout à la fois à Jésus-Christ et au monde, plaire à Jésus-Christ et plaire au monde, servir Jésus-Christ et servir le monde ; que le monde a pour maître celui qui est le prince des ténèbres, dont Jésus-Christ est venu détruire l'empire ; que le monde est le meurtrier de Jésus-Christ, qu'il fait toujours la guerre à Jésus-Christ, et que ses maximes sont tout-à-fait opposées aux siennes ; qu'enfin le monde ne tend qu'à nous séparer de Jésus-Christ et que tout dans le monde est **danger, piège, séduction** pour un Chrétien.

ON DOIT À PRÉSENT EN ÊTRE PLUS ÉLOIGNÉ QUE JAMAIS.

Telle a été, dans tous les temps, la disposition des Chrétiens par rapport au monde, lors même que le monde faisait extérieurement profession de croire en Jésus-Christ, de respecter ses maximes et d'adorer sa croix, parce que même alors sa conduite démentait sa foi, son respect et ses adorations.

Mais, combien cette disposition est-elle **plus nécessaire** à présent que la plupart des hommes ont ouvertement secoué le joug de Jésus-Christ, qu'ils blasphèment hautement son Nom, sa Religion, ses mystères ; qu'ils traitent ses maximes de folie ; qu'ils se font gloire de la haine qu'ils lui portent, et qu'ils persécutent en mille manière et à toute outrance tous ceux qui sont à lui ?

Pourrait-on maintenant fréquenter le monde et ne pas rencontrer partout des ennemis jurés de Jésus-Christ ? Et ne pas avoir les oreilles rabattues de mille blasphèmes et d'impiétés de toute espèce ? Et de ne pas être témoins des outrages publics qu'on lui fait de toutes parts ; des honneurs qu'on paie à la mémoire de ses plus grands ennemis ; et du culte qu'on rend aux idoles ou plutôt aux démons, qu'on encense et qu'on adore dans ces idoles ? Et ne pas être exposé à participer à ces forfaits et à nous en rendre les complices ?

S'il nous reste quelque amour de Jésus-Christ, si nous le reconnaissons pour notre modèle, notre Maître, et notre Roi, si nous l'adorons comme notre Dieu, comment cette pensée ne nous ferait-elle pas frémir d'horreur ? Comment pourrions-nous rechercher des lieux où Jésus-Christ est ainsi traité, nous plaire avec des hommes coupables d'une telle ingratitude ? Comment ne préférerions-nous pas habiter avec les bêtes dans les antres les plus sauvages ? Comment au moins ne pas **renoncer à tout commerce avec le monde et ne pas nous en éloigner autant qu'il nous est possible** ?

Ce renoncement, cet éloignement regarde surtout les plaisirs, les biens, les honneurs du monde ; c'est par là qu'il règne, qu'il captive les hommes, qu'il les éblouit ; qu'il les aveugle ; et c'est en cela que consiste principalement le danger. Nous avons déjà parlé suffisamment de renoncement aux biens du monde en faisant voir combien il nous est à présent nécessaire de **nous affectionner à la pauvreté d'esprit**, si fort recommandée dans le saint Evangile, et comment on pourrait en pratiquer la perfection. Il suffit donc de considérer de quelle manière nous devons nous comporter par rapport aux plaisirs et aux honneurs du siècle.

TOUT DANS LE SAINT ÉVANGILE PRÊCHE ME RENONCEMENT AUX PLAISIRS DES SENS.

Le Saint Evangile, le genre de vie pauvre et dénué de toute choses, que Notre Seigneur a choisie, l'exemple des Saints, tout, dans notre Religion sainte, nous prêche **le renoncement aux plaisirs des sens** ; tout nous dit que ce renoncement doit aller **jusqu'à la croix, jusqu'à la mort**. Le Seigneur n'exige pas seulement que celui qui veut être son disciple renonce à tout ce qu'il possède, il lui déclare encore qu'il le regarde comme indigne de lui s'il ne porte pas sa croix après lui ; qu'il doit haïr son âme et ne point en suivre les inclinations basses et naturelles, et l'amour du plaisir, la **recherche des commodités de la vie, le trop grand soin de la santé, de la vie, la crainte de les perdre**, tiennent dans notre cœur le premier rang parmi ces inclinations. Notre Seigneur nous a fait entendre l'horreur qu'il en a. S'il lance ses anathèmes sur les riches, c'est parce qu'il ne leur manque rien de ce qu'ils souhaitent. Il maudit ceux qui rient, ceux qui sont dans les plaisirs, et il leur annonce des pleurs, des pleurs éternelles et sans consolation. L'Apôtre nous dit, et tous les prédicateurs de la morale évangélique nous disent avec lui : *Que tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec tous ses désirs déréglés ; que si nous vivons en suivant les inclinations de la nature corrompue, nous mourrons, mais que, si nous mortifions par l'esprit les œuvres de la chair, nous vivrons.*

JUSQU'OUÛ DOIT ALLER LA PRATIQUE DE CE RENONCEMENT.

Quand nous serons bien pénétrés de ces divines maximes, nous connaîtrons sans peine jusqu'ouÛ doit aller notre éloignement des plaisirs, et nous l'embrasserons avec courage. Nous ne demanderons pas s'il nous est permis d'user de quelques plaisirs, mais s'il nous est défendu de nous en abstenir ; et, toute les fois que cela ne nous sera pas défendu, nous nous en abstiendrons. Telle est la **règle** que nous nous prescrivons par rapport à l'usage des plaisirs.

Ce serait bien peu pour un Chrétien de rejeter ces plaisirs illicites et défendus, dont le seul nom souillerait sa bouche ou blesserait ses oreilles ; il n'est pas moins nécessaire pour lui d'avoir horreur des plaisirs et des divertissements du monde, de ses spectacles, de ses bals, de ses festins, de ses assemblées, de ses jeux ; il faut aussi qu'il évite avec soin la vue de ces choses qui ne respirent que **luxure, mollesse et vanité** ; ses fêtes, ses pompes, ses cérémonies, ses triomphes, ses chants, ses palais, ses statues, ses peintures, ses bijoux précieux, ses ouvrages magnifiques et délicats, parce que toutes ces choses énervent l'âme, et ne tendent qu'à flatter doucement les sens.

Qu'on fuie par la même raison ses **lieux de promenade**, où l'on court le risque en tout temps de rencontrer des objets dangereux ; mais, en se mettant en garde contre les plaisirs, il faut n'en être que plus vigilant à retrancher de ses habits, de sa table, de son logement, de ses meubles, tout ce qui ne serait que pour le plaisir, qu'il ne s'y trouve rien qui ne soit de nécessité ou de besoin ; **rien pour le luxe, la vanité, la sensualité**. Quoique la vie ne puisse pas toujours être austère, elle doit toujours être **dure, frugale et réglée**.

Dormir peu, manger sobrement, ne se délasser que par besoin, travailler constamment, prier toujours, voilà ce qui nous préservera de l'amorce du plaisir, ce qui mortifiera en nous l'inclination violente que nous y avons naturellement, plus efficacement même que de grandes austérités, qu'on ne peut jamais continuer longtemps, sans indiscretion. Après tout, si nous nous laissons aller insensiblement au penchant de la nature, et que nous recherchassions nos commodités, comme il est bien aisé de le faire, il serait bon qu'un véritable ami, ou même un supérieur nous en avertisse à temps.

MOTIF PARTICULIER QUI, DANS CE TEMPS-CI, DOIT NOUS PORTER À PRATIQUER CE RENONCEMENT.

Les raisons qui, dans tous les temps, ont dû porter les Chrétiens à vivre de cette vie dure et mortifiée et à s'éloigner des plaisirs du siècle, sont prises des maximes mêmes du saint Evangile, que nous avons rapportées. L'opposition d'une vie sensuelle avec la vie et la doctrine de notre divin Maître, le danger qu'on court dans cette sorte de vie, la perte continuelle de grâces et de mérites, inséparable d'une pareille vie, les efforts qu'il faut faire pour **entrer par la porte étroite** et

pour marcher par le sentier difficile et raboteux, le désir d'appartenir à Jésus-Christ et de lui ressembler, sont des motifs communs à tous les Chrétiens et à tous les temps.

Nous avons tous ces motifs, mais nous en avons un autre bien particulier et bien pressant. C'est celui de **satisfaire, par une vie pénitente, à la Justice divine**, que nous avons irritée par la multitude de nos crimes ; il nous en demande une grande satisfaction ; il nous punit dans sa colère ; tous les habitants de ce malheureux royaume boivent à longs traits dans la coupe amère, que sa main leur présente ; nous conviendrait-il de rechercher maintenant nos satisfactions, de nous permettre quelques plaisirs, quand, en d'autres temps, ils n'auraient rien d'illicite ? Devons-nous être occupés de tout autre soin que de celui de détourner de dessus nos têtes, et de dessus la tête de tant d'autres coupables les fléaux de la vengeance du Seigneur ? Ne devons-nous pas aussi bien prendre garde de nous préserver nous-mêmes de la contagion du siècle ? Et quel moyen plus assuré pourrions-nous prendre pour cela que le renoncement aux plaisirs des sens, et à tout ce qui peut flatter la nature ? Ce qui suppose la fuite des honneurs du siècle.

TOUT ENGAGE PAREILLEMENT LE CHRÉTIEN À FUIR LES HONNEURS COMME XXXX DU MONDE

En général, les honneurs, comme nous l'avons déjà dit, sont, avec les biens et les plaisirs, **une des trois concupiscences**, une des trois colonnes sur lesquelles pose le trône de Satan. C'est ce que Saint Jean désigne par le nom d'orgueil de la vie, *superbia vitae*. Cela suffirait pour montrer l'éloignement qu'un Chrétien doit avoir pour les honneurs du siècle.

Ce que nous avons dit des richesses et des plaisirs, nous pouvons le dire également des honneurs : l'exemple du Seigneur, le choix qu'il a fait des **humiliations** et des **mépris**, toutes les maximes de son Evangile, l'exemple des Saints, nous apprennent l'éloignement des honneurs et sont bien propres à nous inspirer l'amour d'une vie obscure et privée. Jésus-Christ, la Grandeur et la Sagesse même, à qui tout honneur, tout hommage était dû, pour qui l'éclat et la gloire ne pouvaient avoir rien de dangereux, Jésus-Christ, pour nous servir d'exemple et de modèle, a fait choix d'une vie obscure pendant trente ans, et, lorsque, pour le salut du monde, il a bien voulu, pendant ses trois dernières années, se montrer, d'une manière éclatante, au monde, il n'a pas daigné emprunter la moindre partie de cet éclat des honneurs et des dignités de la terre.

Issu, selon les oracles, de la famille de David, il attend pour naître que cette famille soit sans lustre devant les hommes. Tout en lui fait éclater son éloignement des grandeurs humaines, et son amour pour tout ce qui peut rendre petit aux yeux du monde. Il naît dans une étable, il vit dans la boutique d'un artisan, il est exposé, dans le cours de sa vie publique, à toutes sortes de mépris et de persécutions ; il meurt sur une Croix, au milieu de l'opprobre et de l'ignominie.

Ce qui lui déplait le plus, c'est l'orgueil et l'amour des louanges et de l'estime des hommes. C'est ce qu'il déteste dans les Pharisiens, et ce qui repousse, en quelque sorte, les grâces et les lumières qu'il voudrait leur faire. C'est ce qu'il reprend le plus souvent et le plus sévèrement dans ses disciples. Il place un enfant au milieu d'eux et il leur dit : *Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux*. Il leur propose son propre exemple en leur disant : *Le disciple n'est pas au-dessus de son maître ; vous m'appelez votre maître, et vous avez raison, car je le suis ; si donc, quoique je sois votre Maître, je fais parmi vous l'office de serviteur, vous devez en faire autant entre vous. Celui qui veut avoir la première place doit se mettre à la dernière*. Il n'y a point de sentence qu'il ait plus souvent répétée que celle-ci : *Quiconque s'abaisse sera élevé et quiconque s'élève sera abaissé*.

RAISONS QUI DOIVENT NOUS PORTER À LES FUIR.

Il n'en faut pas davantage pour apprendre à un Chrétien les dispositions où il doit être par rapport aux honneurs, aux louanges et à l'estime des hommes. Il ne doit jamais rechercher l'élévation pour lui-même ; il doit même l'éviter avec soin, à cause des dangers qui l'accompagnent, à cause de sa propre faiblesse.

Quand on est élevé, on doit **veiller** sur les autres, on en est chargé, on répond de leurs fautes, et, s'ils viennent à se perdre, et que ce soit par trop peu de vigilance de notre part, leur perte ne peut manquer d'entraîner la nôtre. Combien de personnes se sont ainsi perdues dans l'élévation, qui se seraient sauvées dans un état obscur et privé !

Quand on est élevé, on doit servir d'**exemples** aux autres ; il faut des vertus éclatantes, il faut peser avec plus de soin toutes ses paroles, ne faire aucune démarche inutile ; la moindre faute peut avoir de très funestes conséquences. Qui peut se flatter de posséder les vertus dont on a besoin pour cela ?

Quand on est élevé, on est **applaudi, encensé**, par une infinité de personnes. Ceux qui nous entourent et qui nous flattent le plus nous tendent des pièges. Quelles lumières ne faut-il pas pour les apercevoir ! Quelle humilité, quels bas sentiments de soi-même, pour que tant d'éloges et d'applaudissements ne fassent point glisser dans un cœur le venin de la vanité !

Quand on est élevé, on est **accablé de soins et d'affaires extérieures**, bien propres à absorber toute la capacité de l'esprit, et à le détourner de l'attention que demande le salut et la perfection. Qui peut se promettre qu'il usera toujours d'une assez grande circonspection pour être à l'abri de ce danger ? Il a donc en tout temps été de prudence et de l'humilité chrétienne de fuir l'élévation et de rester dans son obscurité.

ON PEUT CEPENDANT LES ACCEPTER QUELQUEFOIS, ET COMMENT.

Cependant, on ne doit pas tout-à-fait assimiler l'élévation à la jouissance des plaisirs. Il faut toujours fuir les plaisirs, et toute espèce de plaisirs, parce que l'usage en est toujours pernicieux à l'homme, qu'il n'est jamais nécessaire, et que ce n'est pas par l'usage, mais par le sacrifice et la privation des plaisirs, je parle de ceux des sens, que Dieu veut être glorifié par nous dans cette vie. Au contraire, les honneurs, les dignités, l'élévation sont, par rapport à plusieurs, tout-à-fait dans l'ordre de Dieu. C'est pour eux un moyen d'arriver à la plus haute sainteté. C'est même une chose nécessaire au maintien de toute société, soit civile, soit spirituelle, et, par cette raison, nous ne pouvons douter que la divine Provi-

dence, qui règle tout avec sagesse et dispose toutes choses avec suavité pour les conduire à ses fins, n'en ait destiné plusieurs parmi les hommes pour les placer au-dessus des autres, et qu'elle ne leur ait préparé les grâces dont ils ont besoin dans leur élévation.

On peut donc accepter les honneurs et les dignités, lorsque c'est la divine Providence qui nous les présente, comme un moyen de procurer davantage sa gloire, et de servir plus utilement les hommes ; mais, afin de ne point être trompé par un orgueil secret, et de ne point prétendre à des honneurs qui seraient la cause de notre perte, il ne faut ni les rechercher, ni les désirer. Il faut plutôt **les craindre**.

Lorsque nous nous trouvons, par les circonstances ou par la volonté de ceux qui sont au-dessus de nous dans une espèce de nécessité d'acquérir les connaissances et les talents, qui, de leur nature, nous rendent propres à occuper des places distinguées, ne négligeons pas de nous y **appliquer avec soin**, mais que ce soit uniquement dans la vue de nous conformer aux desseins de la divine Providence, et sans porter plus loin nos désirs et notre ambition. C'est à nous de nous tenir dans l'abaissement, c'est à Dieu à nous élever quand il lui plaira.

CETTE OCCUPATION NE PEUT PAS AVOIR LIEU, GÉNÉRALEMENT PARLANT, DANS LES CIRCONSTANCES OÙ NOUS NOUS TROUVONS.

Ce que nous venons de dire du soin que la divine Providence a de destiner de certaines personnes aux dignités, et de leur préparer les grâces que ces dignités demandent, on doit l'entendre spécialement de ces temps et de ces pays où fleurit la Religion chrétienne. Ce même ordre de Providence n'a pas lieu, du moins pour ce qui regarde le salut, et par rapport aux emplois du siècle, dans les états et dans les temps où règnent l'idolâtrie et l'impiété, ou même le schisme et l'hérésie.

Alors le Seigneur abandonne à leur malheureux sort ces pays, qui l'ont tout-à-fait abandonné, et qui, par l'excès de leurs crimes, l'ont comme enfin forcé à les laisser à eux-mêmes et à retirer d'eux les soins d'une Providence paternelle et spéciale. Jamais il ne s'éloigne d'eux entièrement. Il y veille, mais comme cause première, comme moteur universel, et dans l'ordre de la nature, et dans ce qui regarde le gouvernement extérieur.

Ils ont fui la lumière, il permet qu'ils soient tombés dans les plus épaisses ténèbres et qu'ils ne s'en aperçoivent même pas. Ils ont constamment et opiniâtrement rejeté les grâces qu'il leur offrait, malgré les pressantes et continuelles sollicitations qu'il leur faisait de les recevoir et d'en faire usage ; ces grâces ont désormais pris un autre cours. Le chandelier mystique a été transporté ailleurs ; la vigne et le champ du Seigneur ont été mis en d'autres mains. On ne doit donc plus croire qu'il y ait des grâces spéciales et d'un ordre surnaturel pour ceux qui, dans ces pays, occupent les emplois et les dignités.

Tel sera la position de ceux qui vivront dans ce sixième âge, dans ces pays d'où la Religion chrétienne sera bannie pour faire place au culte des idoles ou à l'oubli général de toute espèce de religion. Les puissances de ténèbres, par un bien terrible châtement de la Justice divine, présideront à la forme de gouvernement qu'on y adoptera. En conséquence, **toute la machine n'aura pour but que d'introduire et de faire régner la corruption et l'impiété parmi les hommes**. Les emplois, même les plus bas, ne seront donnés qu'à ceux qui porteront la marque de la bête. Pour y être admis, il faudra faire profession d'impiété, devenir un instrument de l'enfer, et coopérer à toutes sortes d'injustices, de sacrilèges, d'abominations. C'est ce que nous voyons déjà parmi nous. Quelle nécessité donc d'avoir le plus grand éloignement pour les dignités et les emplois ! Dans quel gouffre de maux et de crimes nous verrions-nous bientôt plongés si nous donnions dans notre cœur entrée au moindre désir d'ambition !

AMOUR DU MÉPRIS ET DE L'HUMILIATION, OU DU MOINS LES ACCEPTER AVEC UNE ENTIÈRE RÉSIGNATION.

Pour l'en bannir à jamais, il sera bien utile de nous pénétrer du mépris et de l'humiliation. L'orgueil est la caractéristique propre de ces sectes abominables, qui sont parvenues à détruire parmi nous la Religion, et la forme de gouvernement, qui, depuis quatorze siècles, y avait été florissant. Il n'y a jamais eu d'hommes livrés à l'impiété en qui se soit vérifiée, d'une manière plus sensible, cette parole de l'Apôtre Saint Jude : Ils rejettent avec mépris toute espèce de domination, ils blasphèment tout ce qui porte quelque empreinte de la Majesté divine. *Dominationem sparunt, majestatem autem blasphemant*.

EXEMPLE DU ROI.

Nous avons vu avec quelle indignité ils ont traité l'Oint du Seigneur dans la personne de notre monarque. On peut dire, à la lettre, qu'ils l'ont rassasié d'opprobres, et qu'il n'est point d'outrages dont ils ne l'aient accablé, point d'injures si grossières, dont ils n'aient fait retentir les rues de la capitale, et qui n'aient été répétées par mille bouches, avant de le conduire à l'échafaud, où il a glorieusement et saintement terminé sa carrière en priant pour son peuple, et en pardonnant à ses ennemis, le 21 janvier de cette année 1793. Leur haine n'a pas été éteinte dans son sang. Ils ont fait défense sous peine de mort, d'avoir son portrait. Ils le traitent de tyran comme si, par ce nom, ils pouvaient effacer le souvenir de son amour pour son peuple et de ses bienfaits ; et, pour le comble de l'horreur, ils ont traité la reine, Marie-Antoinette d'Autriche, avec encore moins de ménagement que son auguste époux.

DE LA REINE.

Ils l'ont confinée avec le commun des criminels dans la prison publique ; ils l'ont exposée à tous les mépris imaginables. Elle y a manqué des choses les plus nécessaires à la vie, qu'elle recevait en aumône et avec reconnaissance de la main de quelques indignes, que son état touchait de compassion ; sans laisser échapper la moindre plainte, et sans rien faire qui fût indigne d'elle. La Religion, le souvenir des souffrances de l'Homme-Dieu, l'espoir dans ses grandes miséricordes, faisaient toute sa consolation et sa force. Enfin, après plusieurs mois de prison publique, endurés avec une invincible patience, après des interrogatoires, dans lesquels on lui a fait les questions les plus infâmantes, et auxquelles

elle a répondu sans s'émouvoir et avec une sagesse et une présence d'esprit qui manifestaient sensiblement l'assistance de Dieu ; le 16 de ce présent mois d'octobre 1793, elle a été portée dans un tombereau, dans la place dite auparavant de Louis XV et maintenant de la Révolution, et a subi le même supplice que son époux. Ceux qui l'ont vue après sa sentence, et lorsqu'on la conduisait à l'échafaud, assurent qu'une **joie douce et paisible**, mais **exempte d'arrogance et de fierté**, était peinte sur son visage.

NOUS DEVONS MAINTENANT NOUS PRÉPARER À TOUT EN CE GENRE.

Pourrions-nous après cela douter que nos tyrans et nos oppresseurs ne nous fassent subir les affronts les plus humiliants ; s'ils ne peuvent pas venir à bout de nous rendre complices de leur apostasie et de leur révolte contre Dieu ? Et n'est-il pas visible que c'est afin de nous animer à souffrir avec courage les traitements les plus mauvais et les plus humiliants que le Seigneur, dans sa miséricorde, a voulu que nous eussions sous les yeux des exemples si éclatants et si propres à toucher nos cœurs ? A quoi ne devons-nous pas nous attendre après ce que nous avons vu ? De quels excès ne sont pas capables ceux qui se sont rendus coupables de si grands forfaits ? Que respecteront-ils après avoir ainsi traité la majesté royale, après s'être souillés du plus affreux **parricide** ? Nous-mêmes, de quoi pourrions-nous nous plaindre, et quels traitements nous paraîtront trop humiliants et trop durs, quand nous les comparerons avec ceux qu'ont soufferts et que souffrent encore ceux que le trône avait accoutumé à ne recevoir que des louanges ? Nous devons donc nous tenir prêts à tout ! Apprendre à regarder les mépris et les humiliations comme des faveurs précieuses, et **puiser constamment cette grande science dans les méditations des souffrances de l'Homme-Dieu, dans la lecture des livres saints, dans celle des actes des martyrs et dans l'exercice assidu de la prière.**

S'ÉLOIGNER, AUTANT QU'IL EST POSSIBLE, SURTOUT DANS CE TEMPS-CI, DES USAGES DU MONDE.

Il ne nous reste plus qu'un avis à donner, avant de finir ces réflexions, c'est de nous éloigner, autant qu'il nous sera, des modes du siècle, et de ne pas regarder ce point comme une chose indifférente. On ne pourrait, sans bizarrerie et sans singularité, se défendre de suivre, par rapport à **l'habillement**, les usages universellement adoptés dans le pays où l'on vit, lorsque ces usages n'ont rien de mauvais et d'indécent. Mais c'est d'ordinaire la vanité, c'est l'esprit du monde, qui porte à se rendre esclave de ces usages, à se faire une loi de les suivre, à s'y attacher, à s'en faire un mérite, et à adopter tous les changements qui s'y font.

Les âmes solidement vertueuses ont toujours évité ces défauts, et par modestie, autant que par éloignement pour la légèreté, elles ne retiennent la même sorte d'habillement, autant qu'elle peuvent le faire sans choquer la bienséance. Il a toujours été bien nuisible de vouloir appartenir à un certain monde, et de se faire comme un devoir de se conformer à ses manières. Cela ne peut manquer de l'être encore davantage dans le plus mauvais et le plus corrompu des siècles. Ne savons-nous pas déjà par expérience combien l'habillement influe sur les mœurs ? N'est-il pas à craindre qu'il ne s'y glisse des choses tout-à-fait contraires à la bienséance ?

Ceci regarde plus particulièrement les personnes du sexe. Elles en ont eu déjà des pressentiments. Si cela devait jamais arriver, plutôt que d'y consentir, elles doivent être prêtes à endurer les plus grandes peines. Mais, quoiqu'il en soit, qu'elles se gardent de s'accommoder à présent avec trop de facilité et de promptitude, aux différentes modes ; qu'elles marquent par là leur aversion du monde ; et qu'elles affectent la plus grande modestie dans leur extérieur. Les personnes consacrées au Seigneur ne pourraient agir autrement sans déplaire souverainement au divin Epoux. Les engagements qu'elles ont contractés leur en font un devoir indispensable, et la crainte de paraître ce qu'elles sont, serait un vain prétexte pour le violer.

28 Octobre 1793.

4^e CONSIDÉRATION. IL FAUT NOUS PROPOSER D'AVOIR UN INTIME ET TENDRE ATTACHEMENT POUR NOTRE SEIGNEUR ET SA SAINTE MÈRE.

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I Cor. XVI, 22)

AMOUR DE NOTRE SEIGNEUR ESSENTIEL AU CHRÉTIEN.

Il a **toujours** été **nécessaire** au Chrétien d'avoir un véritable amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ. Cet amour est l'essence même du Christianisme et ne peut jamais en être séparé. Aussi l'Apôtre dit-il anathème à quiconque n'aime pas Notre Seigneur Jésus-Christ. *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* Tout Chrétien ne devrait soupirer qu'après Jésus-Christ, parce qu'il est Chrétien, que, par l'Esprit de Jésus-Christ qui lui a été donné ; *si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (Rom. VIII, 9) ; Jésus-Christ doit lui tenir lieu de toutes choses, il doit être sa vie ; *mihi vivere Christus est* (Philip. I, 21) ; et il doit regarder la mort comme un grand gain, parce que ce n'est que par la mort qu'il peut s'unir indissolublement à Jésus-Christ, et jouir de lui d'une manière parfaite. *Et mori lucrum. C'est dans la Croix de Jésus-Christ qu'il doit mettre sa gloire ; mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi* (Gal. VI, 24). Il doit compter pour rien toute autre science et ne doit pas se flatter de savoir quelque chose, qu'autant qu'il possède la connaissance de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié ! *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I Cor. II, 2). Son amour pour Jésus-Christ doit être tel qu'il puisse défier toutes les créatures de la séparer de la charité de Jésus-Christ et avoir une douce assurance, fondée sur le secours de la grâce divine, que jamais rien ne sera jamais capable de l'en séparer. *Qu'est-ce qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce la tribulation ? La tristesse ? La faim ? La nudité ? Les dangers ? Les persécutions ? Le glaive ?... Je suis assuré que, ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la force, ni*

le ciel, ni l'enfer, ni quelque autre créature que ce soit, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre Seigneur (Rom. VIII, 35).

LE NOM DE CHRÉTIEN LUI RAPPELLE CETTE OBLIGATION.

Tels sont les sentiments d'un véritable Chrétien. Ce nom de **Chrétien** lui rappelle cette obligation qu'il a de s'attacher étroitement à Jésus-Christ, comme le sarment au cep de la vigne, comme la branche au tronc de l'arbre qui lui communique sa sève, comme le membre au corps dont il fait partie et dont il reçoit la vie. Il lui fait souvenir qu'il n'est rien sans Jésus-Christ, qu'il ne peut rien sans Jésus-Christ, que Jésus-Christ est sa voie, hors de laquelle il ne peut que s'égarer ; qu'il est la vérité, la lumière, sans laquelle il n'aurait en partage que les ténèbres et le mensonge ; qu'il est la vie, et que sans cette vie qu'il reçoit de Jésus-Christ, il serait dans un état de mort ; qu'il n'a d'espérance de salut qu'en Jésus-Christ ; *non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub caelo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. IV, 12). Qu'il ne peut plaire à Dieu que par Jésus-Christ. Que pour avoir part au bonheur éternel, il doit être conforme à Jésus-Christ. En un mot, que pour porter dignement le nom de Chrétien, il doit être, et par amour et par imitation, un autre Jésus-Christ. *Christianus, alter Christus.*

CET AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST EST LE MODÈLE DE TOUTES LES ACTIONS DU CHRÉTIEN.

C'est à cette ressemblance avec Jésus-Christ, c'est à cet attachement pour Jésus-Christ qu'on a reconnu, dans tous les temps, et qu'on reconnaîtra toujours les véritables Chrétiens. Quelque chose que fasse un Chrétien, soit qu'il prie, soit qu'il agisse, soit qu'il souffre, il rapporte tout à Jésus-Christ ; c'est en Jésus-Christ, c'est par Jésus-Christ, c'est pour Jésus-Christ qu'il le fait. XXXX. Il s'adresse directement à Jésus-Christ et par Jésus-Christ à son Père, parce que personne ne peut aller au Père que par Jésus-Christ. *Nemo venit ad Patrem, nisi per me* (Jean, XIV, 6).

On peut dire la même chose de l'Eglise : elle ne respire, ne travaille que pour la gloire de son Chef et de son Epoux. C'est Jésus-Christ que les Apôtres ont prêché dans tout l'univers, c'est pour Jésus-Christ que les saints Confesseurs ont enduré tant de travaux, que les saints Pénitents ont versé tant de larmes, que tant de saints solitaires et d'anachorètes ont pratiqué tant de jeûnes et d'austérités, que tant de personnes de l'un et de l'autre sexe ont fui le siècle et se sont adonnées aux exercices de la vie religieuse.

C'est Jésus-Christ qu'on prétend servir dans la personne du pauvre, qu'on aime dans le prochain, qu'on révère et à qui l'on obéit dans ses supérieurs, qu'on écoute dans ses maîtres, qu'on suit dans ses légitimes pasteurs, pour qui l'on pardonne à ses ennemis. C'est à Jésus-Christ que les vierges consacrent leur virginité. C'est pour Jésus-Christ que tous les martyrs ont fait le sacrifice de leur vie.

Cette union, ces rapports sont réciproques entre Jésus-Christ et le Chrétien, entre Jésus-Christ et son Eglise. Nous l'avons dit : il est le cep et nous les branches. Il est la vie qui nous fait vivre ; il est l'esprit qui nous anime... Il a d'abord aimé son Eglise, il nous a aimés le premier, et sans cela nous étions incapables de l'aimer, de nous unir à lui. C'est par lui que nous plaisons à son Père et que son Père se complaît en nous. Si nous devons faire en lui, c'est lui qui fait tout en nous. Il est comme nous XXXX le XXXX de la loi nouvelle, prêtre unique, parce qu'il possède le sacerdoce XXXX. Les autres ne sont que les membres ; de même il XXXX en nous, il agit en nous, il souffre en nous : XXXX applique XXXX le mérite de son sang, de ses souffrances. Ne perdons jamais de vue cette double union, par laquelle nous sommes en Jésus-Christ et lui en nous XXXX cette parole : XXXX *et ego in vobis*. Voilà XXXX, voilà notre grandeur, notre sainteté, notre gloire. C'est en cela que consiste le bon esprit

CET AMOUR EST POUR LUI LA SOURCE DE TOUS LES BIENS.

Voilà le véritable esprit du Christianisme, c'est ce qui doit animer toutes nos œuvres, c'est ce qui les rend méritoires, c'est ce qui nous attire sans cesse des grâces nouvelles, ce qui nous soutient dans nos travaux, ce qui nous console dans nos peines, ce qui nous fait entreprendre et souffrir de grandes choses pour le service de Dieu, ce qui nous fait avancer dans les sentiers de la perfection, ce qui nous unit intimement à Jésus-Christ et fait que nous ne sommes avec lui qu'un même esprit. Nous ne venons au contraire à déchoir de la perfection, à nous ralentir de l'exercice des vertus, à perdre la ferveur, à prendre le goût du monde et des choses du monde, qu'à mesure que nous nous éloignons de cet esprit. Il ne peut s'éteindre tout-à-fait en nous sans que la grâce y soit pareillement éteinte. **Alors la foi n'est plus en nous qu'une foi morte** ; souvent même nous perdons entièrement son flambeau, et ce malheur n'est que trop ordinaire dans le malheureux siècle où nous vivons : c'est le **juste châtement du peu d'amour qu'on a pour Jésus-Christ.**

S'ÉLOIGNER DE CET AMOUR EST LE PRINCIPE DE TOUS LES MAUX.

Comme cet amour est pour nous la source et la mesure de tous les biens, que c'est à lui qu'on doit l'inestimable bonheur de la grâce sanctifiante et de toutes les grâces qui nous viennent de l'amour de Dieu pour nous ; *si quis diligit me, Pater meus diligit eum et ad eum veniamus, et mansionem apud eum faciamus* (Jean, XIV, 25). C'est aussi du peu d'amour pour Jésus-Christ que tous les maux de l'âme en particulier, que tous les malheurs du monde en général prennent leur source.

Tous les biens que Dieu a fait à l'homme en le créant, c'est en vue de Jésus-Christ qu'il les lui a faits. C'est en vue de Jésus-Christ qu'il lui a pardonné son péché ; Jésus-Christ lui fut promis pour son Libérateur ; et c'est parce que le monde a négligé cette grande promesse que, pendant des siècles, il a été le jouet malheureux des puissances de l'enfer. La connaissance de Jésus-Christ et son amour l'ont tiré de cet esclavage ; elles ont fait recouvrer à l'homme la liberté des enfants de Dieu ; et des peuples entiers n'ont perdu leur gloire et leur bonheur, ils ne se sont de nouveau plongés dans les ténèbres, que lorsqu'ils se sont écartés de la lumière dont Jésus-Christ, comme flambeau du monde, les avait éclairés.

Il en a toujours été de même des hommes **en particulier**. Tous ceux qui se sont attachés à Jésus-Christ, tous ceux qui l'ont suivi fidèlement, ne se sont jamais égarés à sa suite. *Qui me sequitur non ambulabit in tenebris*. Ce divin soleil, en les éclairant de sa lumière, en les échauffant de ses feux, les a mis **à l'abri de l'erreur et du mensonge**, les a **préservés de la contagion du péché** ; par la voie de la sainteté et du bonheur, tel que l'homme en peut jouir ici-bas, ils sont parvenus sûrement, mais non pas sans combat et sans souffrances, au port du salut éternel. Tous ceux **au contraire** qui ne se sont pas attachés à Jésus-Christ, et qui ne l'ont pas pris pour guide, n'ont fait que se précipiter sans cesse **d'erreurs en erreurs, de crimes en crimes** : Dieu les a livrés, comme le dit l'Apôtre, aux désirs de leur cœur corrompu (Rom. I, 24) ; et après une vie souillée de tous les vices et véritablement malheureuse, ils sont tombés dans un malheur qui a mis le comble à tous les autres, et qui n'aura jamais de fin.

NOUS EN AVONS LA PREUVE DANS CE QUI SE PASSE PARMIS NOUS.

Il est étrange que nous connaissions ces choses, que nous en soyons convaincus, que nous sachions quels biens produirait en nous un intime et tendre attachement pour Jésus-Christ, à quels maux de toute espèce, à quels dangers nous sommes exposés si nous négligeons de nous attacher à lui, et que cependant nous ayons si peu de soin de nous avancer dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ.

Si nous avons là-dessus quelque reproche à nous faire, songeons enfin à **réparer, par un surcroît de ferveur**, notre négligence passée. Songeons plus sérieusement à remplir le devoir le plus essentiel du Chrétien ! Ce temps-ci, les circonstances, cette foule de maux et de dangers qui nous environnent sont des motifs pressants, qui **doivent réveiller notre ferveur**.

Dans l'explication que nous avons donnée dans la première partie de cette ouvrage de ces paroles : le soleil est devenu noir comme un sac de crin ; et dans l'application que nous en avons faite dans la seconde partie, nous avons eu occasion de parler de la manière dont Notre Seigneur est publiquement et presque généralement traité parmi nous. Ces paroles de l'historien prophétique, tout étonnantes qu'elles sont, ont déjà leur accomplissement à un point qui nous eût paru tout-à-fait incroyable, il y a seulement quelques années.

Le soleil de Justice, quoique toujours le même, quoique toujours resplendissant d'une splendeur ineffable et toute divine, a perdu pour nous son éclat. Tous les rayons de sa gloire sont obscurcis, tous les traits de son amour ont disparus. Jésus-Christ n'a plus à nos yeux rien de grand, rien d'aimable, rien de divin ; on ne le connaît plus ou plutôt on ne le connaît que pour l'outrager ; on ne se rappelle sa qualité de Fils de Dieu que pour la blasphémer ; on tourne en ridicule ses mystères ; on traite ses vérités de mensonge, sa Religion de fanatisme. Il n'est plus regardé que comme un séducteur. On n'en parle plus qu'avec mépris et horreur. On ne prononce son Nom que pour l'outrager. Nous chassons de devant nous, comme des objets odieux et insupportables, tout ce qui pourrait nous rappeler son souvenir. Nous enrichissons sur tous les outrages, qu'il a jamais reçus de ses ennemis.

Peut-on douter que, s'il était encore sur la terre, nous en lui fassions endurer les ignominies et les tourments qu'il a soufferts dans le cours de sa Passion ? Il serait de nouveau chargé de chaînes, accablé d'injures, couvert de sales crachats, traîné ignominieusement dans les rues et les places publiques ; nous le verrions déchiré de coups de fouet, traité comme un roi de théâtre, devenu le jouet d'une vile populace ; succombant sous le poids de sa Croix, cloué sur cette Croix ; et expirant au milieu des injures entre ses bras. Et plus durs, plus cruels que les Juifs, nous fermerions nos cœurs à tout sentiment de compassion et d'humanité. On ne verrait pas, comme parmi les Juifs, une troupe de femmes, ô Jésus, s'attendrir sur votre sort, et répandre des larmes sur vous. Nous ne souffririons pas que votre sainte Mère, que notre bien-aimé Disciple montassent après vous sur le Calvaire et s'y tinsent au pied de votre Croix ; Vous ne trouveriez point de Simon le Cyrénéen qui consentît à vous aider à porter la Croix. Nos femmes même et nos filles ont pour vous la férocité des tigresses et des lionnes.

Nous apprenons aux petits enfants à vous insulter ; c'est le premier usage qu'ils font de leur langue. Les païens, les anciens idolâtres n'avaient pas contre Jésus-Christ la haine qu'éprouvent les impies, dont le nombre est si prodigieux parmi nous ; toutes les nations infidèles de l'univers ont de la vénération pour lui ; tous les peuples que le schisme ou l'hérésie a séparé de l'Eglise, font profession de l'adorer comme le Dieu, le Maître de la Vérité. Aucun d'eux ne s'est couvert de la honte d'une pareille apostasie. Les démons sont saisis de frayeur en sa présence, et je doute si même en enfer, les réprouvés, au milieu des flammes, profèrent contre Jésus-Christ des blasphèmes aussi horribles que ceux qu'on prononce avec tant d'audace et d'une manière si publique parmi nous.

EXCÈS D'AVEUGLEMENT ET DE FUREUR OÙ L'ON S'EST PORTÉ CONTRE JÉSUS-CHRIST.

Chaque jour, ce sont de nouveaux excès en ce genre. Ils se sont bien augmentés et multipliés depuis peu de mois. Un homme infâme pour ses crimes et en particulier pour l'atrocité de son caractère est mort assassiné par une fille, qui a cru pouvoir immoler ce monstre sanguinaire à la conservation de ses semblables ; cet homme, que personne ne pouvait supporter pendant la vie, on a eu l'effronterie de la substituer à Jésus-Christ, et, ce qui marque bien l'étrange renversement dans les idées, le peuple n'en a point été indigné. On lui a fait des obsèques toutes païennes, en lui rendant les honneurs tels que les païens en rendaient à leurs divinités. On distribuait à son honneur des gâteaux, on faisait des libations, on brûlait de l'encens, et des hommes gagés, qui marchaient gravement devant son cercueil, s'arrêtaient de temps en temps, baisaient le cercueil, et s'écriaient en se prosternant et en se frappant la poitrine : il est mort pour nous.

Il est impossible qu'on ne sente pas l'allusion impie qu'on fait dans ces paroles au mystère de la Rédemption. On n'a pas manqué d'exprimer d'une manière plus claire encore le parallèle blasphématoire et sacrilège qu'on voulait faire de cet homme avec la Sauveur du monde. On lit cette inscription gravée en gros caractères dans l'Eglise sainte Eustache, autrefois une des plus grandes paroisses de Paris. *Jésus-Christ est venu établir sa Religion. Marat a détruit le fanatisme*. On a multiplié les images et les portraits de ce malheureux, tandis qu'on a défendu d'exposer en public les images et les

tableaux de piété. Dans plusieurs endroits publics, on a mis l'image de Marat à la place de celle de la Mère de Dieu ; on dit même que, dans quelques églises, on l'a placé sur le tabernacle à la place du crucifix. On continue encore à faire successivement et avec beaucoup de pompe des processions sacrilèges à l'honneur de Marat dans les diverses sections de Paris.

Eût-on jamais pu s'imaginer que, dans un pays, où si récemment encore la Religion de Jésus-Christ était florissante, des hommes régénérés en Jésus-Christ sur les fonds sacrés du baptême, élevés dans tous les principes du Christianisme, éclairés des splendeurs de sa lumière, et qui, pendant longtemps ont fait profession de l'adorer comme leur Dieu, se seraient ainsi déclarés contre lui, auraient apostasié solennellement Jésus-Christ et qu'ils lui auraient préféré un des hommes les plus vils en tout sens.

On ne s'est point encore contenté de cela ; pour abolir entièrement la mémoire de Jésus-Christ, de tous ses mystères, celle de sa sainte Mère et de tous ses Saints, par un attentat inouï, mais annoncé par les Prophètes, on a inventé une nouvelle manière de calculer les temps, toute différente de celle qui est usitée chez toutes les nations chrétiennes ; on a même eu l'audace de changer l'ordre des jours de la semaine, établi depuis la Création par Dieu même et constamment en usage chez tous les peuples de l'univers. Ne doit-on pas, après cela, s'écrier avec le Prophète : A-t-on jamais vu, a-t-on jamais entendu parler de semblables horreurs. *Quis taliæ audivit horribilia, quæ fecit nimis virgo Israël* (Jer. XVIII, 13).

C'EST UN GRAND MOTIF POUR NOUS DE NOUS ATTACHER DAVANTAGE À JÉSUS-CHRIST.

C'est sous nos yeux qu'on outrage ainsi le Seigneur. Nous le voyons **abandonné** de ceux mêmes qui, jusqu'à présent, lui étaient demeurés fidèles. Quels sont, à cette vue, nos sentiments et ne nous semble-t-il pas qu'il nous adresse les mêmes paroles qu'à ses Apôtres : Et vous aussi, voulez-vous me quitter ? *Numquid et vos vultis abire ?* (Jean, VI, 68) Et ne devons-nous pas lui répondre, avec Pierre : Seigneur à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes.*

L'exemple de la multitude, loin de nous attirer à marcher sur ses traces, ne doit nous inspirer **que de l'horreur**. Il nous apprend ce que nous avons à craindre pour nous-mêmes, si nous ne nous attachons pas plus fortement à Jésus. Dans quel abîme sont-ils tombés, aussitôt qu'ils se sont éloignés de lui ! Jésus-Christ seul a les paroles de la vie éternelle ; ces paroles de la vérité qui ressuscitent les morts, qui préservent de la mort, ceux à qui il a rendu la vie ; et qui les conduit sûrement à cette vie bienheureuse, qui ne craint plus de vicissitudes, et qui nous met pour toujours à l'abri des traits de la mort.

Nous sommes menacés d'un si grand malheur, si nous ne ranimons pas notre foi, si cette foi ne nous remet pas sans cesse sous les yeux les grandeurs et les perfections de Jésus-Christ, son amour infini pour nous, et ce que nous sommes en lui et par lui. Disons donc encore à Notre Seigneur, avec son Apôtre : Comment pourrions-nous vous abandonner, nous qui avons cru, et qui avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. *Et nos credidimus et cognovimus, quia tu es Christus Filius Dei vivi.* Efforçons-nous d'opposer **une foi plus vive des grandeurs et des perfections de Jésus-Christ** à l'incrédulité des hommes : l'amour le plus tendre et la reconnaissance la plus parfaite à la haine et à l'ingratitude qu'ils montrent pour Jésus-Christ. La dépendance la plus entière et l'union la plus intime, à cet esprit d'indépendance et d'orgueil qui les porte à secouer le joug aimable de Jésus-Christ et à se séparer de lui le plus qu'il leur est possible. C'est **le moyen le plus efficace** que nous puissions prendre pour **réparer**, autant qu'il est en nous, ces outrages sans nombre qu'on fait de toutes parts à Jésus-Christ et pour nous préserver nous-mêmes des exemples contagieux du siècle.

ON AFFECTE DE NE PLUS LE RECONNAÎTRE POUR DIEU. RAPPELONS-NOUS LES PREUVES DE SA DIVINITÉ.

Comment se peut-il faire que le monde ait oublié si tôt **les preuves sans nombre et si frappantes** qui déposent en faveur de la Divinité de Jésus-Christ et qui, pendant une si longue suite de siècles, l'ont contraint, malgré sa malice, à regarder et à adorer comme son Dieu, un homme mort sur une Croix ? Comment ces preuves ont-elles tout-à-coup perdu leur force ? Comment des vérités incontestables sont-elles devenues à ses yeux des mensonges et des impostures ? L'esprit des hommes n'a point été investi de lumières nouvelles et plus éclatantes. L'irrégion du monde n'est point l'ouvrage de la conviction ; c'est **l'ouvrage des ténèbres**, et ces ténèbres sont l'effet naturel et la **punition des vices** dans lesquels il s'est plongé. Ayons donc soin de nous préserver de la corruption des vices du siècle, nous serons alors préservés des ténèbres dont il est enveloppé, et notre raison ne doutera plus de la Divinité de Jésus-Christ. Les preuves qui la démontrent n'ont rien perdu de leur force. Elles ont toujours la même évidence, et, si les hommes n'en sont point frappés, c'est qu'ils n'y font point attention, c'est qu'ils en détournent les yeux, c'est qu'ils ont *mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* (Jean, III, 19).

Tenons une conduite toute différente. Pour nous convaincre de plus en plus d'une vérité qui fait toute notre consolation, toute notre force, toute notre gloire, aimons à nous rappeler souvent les preuves lumineuses sur lesquelles elle est appuyé.

LES PROPHÉTIES.

Les Prophéties nous en fournissent **un grand nombre**. Elles nous apprennent les grandeurs et la Divinité de Jésus-Christ, sa qualité de Sauveur et de Libérateur du monde, ses humiliations, ses souffrances, sa gloire, l'établissement de sa Religion, les prérogatives de son Eglise, les destinées du peuple juif et du peuple chrétien. Dieu longtemps auparavant avait annoncé toutes ces choses au monde, par la bouche des Prophètes ses serviteurs. Ces prophéties forment un enchaînement continu depuis la naissance du monde jusqu'au temps où elles se sont accomplies dans la Personne de Jésus-Christ. Tout y est grand, sublime, tout y est saint et digne de Dieu. Il ne s'y trouve rien qui ne soit parfaitement d'accord. Elles sont trop multipliées et trop variées.

Un peuple entier en est le dépositaire, il veille à leur conservation, et ce peuple est toujours subsistant, il est l'ennemi du peuple chrétien, l'ennemi de Jésus-Christ, objet de ces prophéties ; ces prophéties portent sa condamnation et lui reprochent son endurcissement et son obstination. On ne peut donc pas croire qu'il en soit l'auteur. Elles sont donc l'ouvrage de ces hommes saints à qui ce peuple les a toujours attribuées, et ces hommes n'ont pu les écrire et les faire connaître à l'univers qu'après en avoir eux-mêmes reçu par révélation la connaissance de Dieu même. Elles viennent donc de Dieu, elles portent donc l'empreinte du sceau de la Vérité même. Cette première sorte de preuves est tout-à-fait **infaillible** : elle porte dans l'esprit de tout homme sensé qui voudra les examiner avec candeur et droiture, une conviction à laquelle il est impossible de résister.

LA VIE TOUTE DIVINE DE JÉSUS-CHRIST.

La vie même de Jésus-Christ ne nous fournit pas de preuves moins convaincantes. Quatre écrivains, hors de tout soupçon, nous l'ont transmise, lorsque les faits qu'ils rapportent étaient encore récents. Leur histoire a été presque aussitôt répandue chez tous les peuples, de manière à ne pouvoir être falsifiée ; et quand on ne serait pas assuré par la foi que ces hommes, en écrivant cette histoire, étaient spécialement éclairés et dirigés par l'Esprit de vérité, à ne la considérer même qu'avec les simples lumières de la raison, on ne pourrait y apercevoir le moindre vestige de mensonge ; on ne pourrait raisonnablement en révoquer en doute la vérité et l'authenticité.

Qu'il est grand, qu'il est au-dessus de l'homme, celui dont l'Évangile nous rapporte les actions, les paroles, les mystères ! En lui, toutes les prophéties, qui regardaient le Christ, le Sauveur promis au monde, sont accomplies, jusque dans les moindres circonstances. Il paraît dans le temps marqué par les Prophètes, il naît bien dans le lieu qu'ils ont désigné, il est de la famille de David ; à l'instant de sa naissance, des concerts angéliques le découvrent à des pasteurs ; des rois en sont instruits par une étoile qui paraît dans les airs ; ils viennent l'adorer et lui offrir leurs présents ; il a tous les caractères qui conviennent à l'Oint du Seigneur par excellence ; ses vertus surpassent tout ce que l'esprit humain pouvait s'en figurer ; sans avoir rien de fastueux ; ses paroles sont autant d'oracles de la divine Sagesse ; ses actions ont toutes pour but la gloire de son Père et le salut des hommes ; rien n'égale la pureté, la sainteté, la douceur de sa morale ; il révèle aux hommes les secrets de Dieu les plus profonds ; il se dit le Christ, le Fils de Dieu ; il le prouve par une infinité de miracles, qu'il opère en faveur des hommes ; mais il en indique un, entre tous les autres, qui doit être la preuve de sa Divinité ; il prédit les opprobres, les tourments, la mort ignominieuse de la Croix, que les Juifs lui feront souffrir ; et il ajoute qu'il ressuscitera le troisième jour après sa mort.

Tout s'exécute comme il l'a dit ; on le charge d'opprobres, on lui fait souffrir toutes sortes de tourments ; il meurt ensuite sur une Croix à la vue de tout le peuple ; on le met dans le tombeau. Pour empêcher, s'il se peut, que ce qu'il a prédit de sa Résurrection, ne s'accomplisse, on munit son sépulcre du sceau public ; on l'entoure de gardes, et, parmi toutes ses précautions de ses ennemis, qui, contre leur intention, ne servent qu'à constater le miracle, il ressuscite ; pendant quarante jours, il se montre en bien des manières à ses disciples, il converse avec eux ; et le quarantième jour, en leur présence, il monte glorieux et triomphant dans le Ciel.

Plus on examinera cette seconde sorte de preuve de la Divinité de Jésus-Christ, plus on en sentira la force, plus on demeurera convaincu qu'il n'y a qu'une malice invétérée qui puisse refuser d'ouvrir les yeux à une si grande lumière.

LES SUITES DE L'AVÈNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

La même vérité nous est encore invinciblement démontrée par les effets prodigieux que l'avènement de Jésus-Christ a opérés dans l'univers, effets qui, comme les mystères même de Notre Seigneur, avaient été clairement annoncés par les Prophètes.

Quoi de plus étonnant que la conversion du monde, que les triomphes d'une Religion si contraire en tout aux inclinations de la nature, que l'établissement de l'Église malgré tous les efforts de la Synagogue, malgré toutes les résistances de l'empire romain et toutes les persécutions que l'enfer suscitait contre elle. Lorsque le Seigneur parut dans le monde, le démon y régnait en maître, les hommes lui rendaient les honneurs divins ; partout il avait des temples ; le genre humain était enseveli dans d'épaisses ténèbres ; l'homme ne se connaissait pas lui-même, il ne connaissait, ni l'Auteur de son être, ni son origine, ni sa fin, ni ses devoirs, ni ce qu'il avait à craindre, ni ce qu'il avait à espérer.

Bientôt tout le monde change de face, les ténèbres se dissipent ; une grande lumière se répand ; elle découvre aux hommes les vérités les plus sublimes, la morale la plus pure ; un faible enfant, le stupide vulgaire en sait plus que n'en savait auparavant le philosophe. On pratique les vertus dont les hommes n'avaient pas même l'idée. La terre est peuplée d'une race sainte, une multitude de vierges consacrent à Jésus-Christ leur virginité ; une foule d'hommes de tous les rangs, de tous les pays, foulent à leurs pieds toutes les richesses de la terre, renoncent à tous les plaisirs des sens, et s'assujettissent à d'autres hommes pour l'amour de Jésus-Christ. Des millions de martyrs meurent avec joie dans toutes sortes de supplices pour attester sa Divinité ; dans toute la suite des temps, dans tous les pays de l'univers, il s'opère une infinité de miracle et de prodiges, qui tous rendent le même témoignage.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment a-t-il détruit l'empire des démons, abattu leurs temples, fait taire leurs oracles ? Comment a-t-il fait goûter aux hommes des maximes si contraires à leurs penchants ? Comment leur a-t-il fait croire des mystères incompréhensibles ? Comment a-t-il établi, soutenu son Église, quoique tout s'opposât à sa naissance et à ses progrès ? Comment a-t-il levé les hommes si fort au-dessus d'eux-mêmes, au-dessus des craintes et des espérances humaines, au-dessus de l'amour même de la vie ? Comment leur a-t-il fait et leur fait-il encore pratiquer tant de vertus ? Nous ne pouvons considérer ces effets de la venue de Jésus-Christ dans le monde sans être de plus en plus persuadés que Jésus-Christ est Dieu.

L'ÉTAT DE CEUX QUI S'ÉLOIGNENT DE JÉSUS-CHRIST EST UNE PREUVE NOUVELLE DE CETTE GRANDE VÉRITÉ.

Nous pourrions dire encore que **L'ÉTAT MALHEUREUX DE CEUX QUI SONT PRIVÉS DE JÉSUS-CHRIST**, soit que jamais ils ne l'aient connu, soit qu'ils s'en soient éloignés après l'avoir connu, nous fournit une autre preuve de cette vérité. Nous connaissons quel était le malheur et l'aveuglement des peuples idolâtres avant Jésus-Christ. Nous n'ignorons pas non plus combien est déplorable la situation de ces contrées que n'a pas encore éclairées la lumière du saint Evangile ; mais au moins nous ne pouvons pas ne point voir les excès furieux, les désordres de toute espèce, les maximes ténébreuses, la conduite insensée, l'orgueil intolérable et les abominations de ces hommes qui, nés dans le Christianisme, abjurent Jésus-Christ, lui font la guerre, et voudraient abolir parmi nous jusqu'aux vestiges du Christianisme.

Oui ces hommes eux-mêmes sont malgré eux la preuve de la Divinité de Jésus-Christ et de la sainteté de sa Religion. En effet, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, si sa Religion n'était pas sainte, comment, en les abandonnant et pour les avoir abandonnés, se seraient-ils si tôt livrés à tant d'horreurs ? Comment les verrait-on se porter à des atrocités contraires à la nature et à la raison ; perdre tout ce qu'ils avaient d'humain, se revêtir de la férocité des bêtes sauvages, et ressembler moins à des hommes qu'à des démons ?

Je ne fais qu'indiquer bien légèrement ces **preuves**, parce que c'est pour des fidèles que j'écris. Approfondissons-les. Rendons-nous les familières : elles nous serviront pour nous-mêmes et pour les autres. C'est de cet article de notre foi, que Jésus-Christ est Dieu, que doit naître l'idée que nous devons avoir de ses grandeurs et de ses perfections. Puisse-t-elle être su pur en nous, si profondément gravée, que nous ne la perdions jamais de vue, et qu'elle soit **le modèle de toutes nos actions !**

IDÉE QUE NOUS DEVONS NOUS FORMER DE L'HOMME-DIEU.

Jésus-Christ est Homme-Dieu. C'est un admirable composé de la nature divine et de la nature humaine. Dieu de toute éternité, engendré éternellement du Père dans les splendeurs des Saints, son Fils, son Verbe, sa Sagesse, la splendeur de sa Gloire ; avec sa Divinité, il reçoit toutes ses perfections ; il est égal à lui en toutes choses, en puissance, en grandeur, en majesté.

En se faisant homme, il n'a point cessé d'être Dieu ; il n'a rien perdu de sa grandeur et de ses perfections infinies. Il a toujours le même droit aux adorations, aux louanges, à l'amour de toutes les créatures. Il a même acquis, s'il est permis de le dire, un nouveau droit à tout ce que nous pouvons lui rendre. Il s'est rapproché de nous, et tempérant les rayons de sa Divinité par l'alliance qu'il a daigné contracter avec notre nature, il nous a donné plus de facilité pour parvenir à le connaître et à fixer humblement sur lui nos regards.

Si nous parlions de lui comme Dieu, que pourrions-nous en dire autre chose, sinon qu'il est incompréhensible et infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons en concevoir ; au-dessus de tout ce que les plus sublimes intelligences peuvent en comprendre ? Parlons donc de lui, non pas précisément en tant qu'homme, mais en tant qu'**Homme-Dieu**. Sous ce point de vue, quoique plus rapproché de notre sphère, à cause de l'union de notre nature à sa nature divine, qu'il est cependant difficile d'en parler dignement, que l'Homme-Dieu est au-dessus de la faiblesse et de la bassesse de nos idées ! Qu'il est élevé, même dans ce qu'il a de commun avec nous, au-dessus de tous les êtres créés.

CE QUE L'APÔTRE EN DIT.

Écoutons le portrait que nous en trace l'Apôtre dans son Épître aux Colossiens. C'est lui, nous dit-il, qui est l'image de Dieu invisible, le premier né de toutes les créatures. C'est en lui que toutes choses ont été créées au Ciel et sur la terre ; les choses visibles et celles qui sont invisibles ; soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances. Tout a été créé pour lui et en lui. Il est lui-même avant toutes choses et toutes choses subsistent en lui. Il est aussi le Chef du corps de l'Eglise ; le principe, le premier-né d'entre les morts ; afin qu'en toutes choses, il tienne le premier rang, parce qu'il a plu au Père que toute plénitude habitât en lui, et de se réconcilier en lui toutes choses, en pacifiant par le sang qu'il a répandu sur la Croix tout ce qui est sur la terre et ce qui est dans le Ciel (Coloss. I, 15-20).

COMMENT IL EST L'IMAGE DE DIEU.

Cette idée, que l'Apôtre nous donne ici de Jésus-Christ est grande et magnifique. C'est lui qui est l'image du Dieu invisible. Dieu habite une lumière inaccessible, nulle créature ne peut le voir par ses propres lumières, nulle ne peut le comprendre ; mais il a retracé ses perfections, il s'est retracé lui-même dans ses créatures ; elles portent toutes son empreinte ; elles sont ses images ; images plus ou moins parfaites, selon le degré de leur excellence, et selon la part que Dieu leur a fait de ses perfections.

Mais il est une image de Dieu par excellence, une image qui retrace toutes ses perfections, et qui, mieux que l'assemblage de tous les êtres créés, les fait connaître aux hommes et aux Anges de la manière la plus parfaite, dont Dieu a voulu qu'ils le connaissent. Cette image, c'est Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, et cette qualité d'image du Dieu invisible ne convenant qu'à lui ; qui, comme Dieu et comme seconde Personne de la Trinité, est le Fils du Père, engendré de lui de toute éternité, son Verbe et son image consubstantielle et invisible ; c'est sur cette image, c'est sur Jésus-Christ que toutes les autres créatures ont été formées pour être des images de la Divinité, et elles le sont d'autant plus parfaitement qu'elles participent davantage aux traits de Jésus-Christ.

LE PREMIER-NÉ DE TOUTES LES CRÉATURES.

Il est le premier-né de toutes les créatures. Si nous ne considérons dans Notre Seigneur que sa génération temporelle, nous ne pourrions comprendre en lui cette qualité de premier-né des créatures, qualité qui ne peut lui convenir qu'en tant qu'homme ; en effet, selon sa génération temporelle, il serait postérieur, quant au temps, à tous ceux qui l'avaient précédé dans le monde, à tous ceux qui étaient ses pères selon la chair ; et cependant, il nous dit lui-même qu'il était avant qu'Abraham eût l'existence.

Il faut donc le considérer avant sa génération temporelle, avant même le commencement des temps, tel qu'il était dans les idées de Dieu. C'est en le considérant ainsi que nous pourrions entendre ce que nous dit ici l'Apôtre, et ce que nous avait dit auparavant le sage en parlant au nom de la Sagesse incarnée. Dieu m'a possédée au commencement de ses voies, avant que rien n'eût encore été tiré du néant. Il m'avait destiné de toute éternité pour être ce que je suis. L'Homme-Dieu, Jésus-Christ, le Verbe Incarné, est l'image de Dieu la plus parfaite, et comme il est la grande émanation de l'entendement divin, il en est aussi la première émanation.

Quand Dieu, par un acte libre de sa Volonté a voulu comme sortir hors de lui-même et se communiquer au dehors par la production des créatures, l'idée de l'Homme-Dieu, en qui seraient retracées dans le suprême degré toutes les perfection qu'il voulait communiquer à ses créatures, fut la première qui fut enfantée par son entendement, afin que sa première production au-dehors fût la plus digne de lui et qu'elle eût la plus grande proportion possible avec sa première production au-dedans, qui est son Verbe, qui lui est semblable et égal en toutes choses.

L'Homme-Dieu est ainsi le premier-né de toutes les créatures. Avant toutes, il fut présent à l'entendement divin, non pas qu'on doive l'entendre d'une priorité de temps, dans les connaissances divines, mais qu'en Dieu tout est éternel, mais d'une priorité de nature et de dignité, parce que cette première idée de l'Homme-Dieu contenait éminemment toutes les autres, et que toutes celles-ci étaient un écoulement de celle-là. Toutes les perfections des êtres créés devaient immédiatement découler de l'Homme-Dieu, comme celles de l'Homme-Dieu découlaient immédiatement de Dieu. **Telle est la première notion qu'un Chrétien doit avoir de Jésus-Christ.** Qu'elle nous le montre dans un haut degré d'élevation ! Que sont tous les hommes ? Que sont toutes les créatures auprès de lui ? L'Apôtre ajoute :

COMMENT EN LUI TOUTES CHOSES ONT ÉTÉ CRÉÉES.

C'est en lui que toutes choses ont été créées, au Ciel et sur la terre, les **choses visibles** et celles qui sont **invisibles**, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances. Tout au Ciel et sur la terre a été créé en Jésus-Christ.

Le terme du texte, qu'on traduit ici par celui de créé, signifie proprement formé, arrangé : *condita sunt*, comme pour faire entendre que toutes les perfections, toutes les beautés éparses dans les êtres qui peuplent le Ciel et la terre ont été puisées en Jésus-Christ, prises de Jésus-Christ, de manière que toutes les créatures sont comme formées des biens de Jésus-Christ, elles lui doivent tout ce qu'elles ont de bon.

Elles ont été formées en lui, *in ipso condita sunt*, ce n'est pas pour être séparées de Jésus-Christ que leur être a été formé des biens de Jésus-Christ, c'est afin d'y demeurer toujours attachés, c'est afin de faire avec lui une même image, un même corps mystérieux, qui pût rendre à Dieu des hommages dignes de lui. *Per quem laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates.*

Tels ont été, dans le premier temps de leur origine, les substances intelligentes, tandis qu'elles ont persévéré dans l'état de grâce, dans lequel Dieu les avait créées. Ceci regarde celles qui sont corporelles et matérielles, et tombent sous les sens, et celles qui sont purement spirituelles et ne peuvent toucher dans les sens, la nature angélique aussi bien que la nature humaine. C'est pourquoi l'Apôtre fait une mention particulière des Trônes, des Dominations, des Principautés, des Puissances. Les Trônes appartiennent à la première hiérarchie, les Dominations à la seconde, les Principautés à la troisième, ce qui nous montre que toutes les hiérarchies angéliques appartiennent à Jésus-Christ. S'il nomme aussi les Puissances, c'est peut-être parce que ce Chœur a une inspection particulière sur les choses humaines, comme étant immédiatement supérieur à la troisième hiérarchie, à qui la garde des hommes est le plus ordinairement confiée.

L'Apôtre, dans ce même verset, dit encore que **tout a été créé par lui et dans lui**. *Omnia per ipsum et in ipso creata sunt*. Ce n'est pas une simple répétition de ce qu'il vient de dire. Il se sert du mot de créé, tiré du néant. Non seulement tout doit sa perfection à l'Homme-Dieu, mais il lui doit encore son existence. Il n'y a point ici d'exception. S'il s'agissait de Jésus-Christ comme Verbe, il n'y aurait point de doute que cette parole par lui, *per ipsum*, ne dût se prendre dans son sens propre et ne marquât la cause souveraine, efficiente, et instrumentale de toutes les choses créées, mais toute la suite du texte fait voir que Jésus-Christ est ici considéré proprement comme Homme-Dieu, et par rapport au mystère de son Incarnation. Il faut donc l'entendre comme signifiant : à cause de lui, et pour lui.

Il n'est pas rare qu'elle ait cette double signification dans le langage des Ecritures, et surtout dans les Epîtres de Saint Paul. Il nous fait voir par là que c'est à cause de Jésus-Christ, en vue de Jésus-Christ que Dieu a tiré du néant toutes les créatures, au Ciel et sur la terre ; et celles qui sont spirituelles, et celles qui sont matérielles de leur nature ; sans lui, elles n'auraient pas reçu l'être, parce que c'est par lui qu'elles ont leur excellence et leur fin, qu'elles sont un ouvrage digne de Dieu ; elles ont aussi été créées en lui, *in ipso*, parce qu'avant même de recevoir leur existence particulière, elles avaient déjà dans l'Homme-Dieu, comme objet de l'entendement divin, une sorte d'existence plus noble et plus divine. Jésus-Christ les renfermait toutes éminemment en lui-même. Lui seul était plus agréable à Dieu que l'assemblage de tous les êtres créés.

Enfin, **c'est pour lui que toutes choses ont été faites**, parce que toutes les créatures spirituelles et intelligentes ont dû rapporter immédiatement à Jésus-Christ l'hommage de toutes leurs facultés, et que les créatures matérielles n'ont été faites que parce que Jésus-Christ devait un jour prendre un corps humain, et qu'elles pouvaient servir à son usage et à celui de la race qu'il devait s'associer.

Tous les êtres, nous surtout, nous sommes redevables à Jésus-Christ de tout ce que nous sommes, et de tout ce que nous avons ; quel motif pour nous de ne **vivre que pour lui** ! Les paroles suivantes nous en présentent encore de nouveaux motifs.

COMMENT IL EST AVANT TOUTES CHOSES ET COMMENT TOUTES CHOSES N'ONT DE CONSISTANCE QU'EN LUI.

Il est lui-même avant tous les êtres et toutes choses n'ont de consistance qu'en lui. Ceci exprime la dignité de Jésus-Christ et la **nécessité** où sont toutes les créatures de **demeurer en lui**. Il précède toutes les créatures dans les décrets divins, ce qui doit s'entendre surtout des créatures intelligentes ; il les précède toutes en excellences et en dignité.

Il est Fils par nature, les autres ne le sont que par adoption ; il est héritier de tous les biens paternels, les autres ne sont admis à l'héritage qu'à cause de lui, et comme ses cohéritiers. Dieu lui a élevé un trône semblable au sien, un trône éternel. *Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi* (Heb. 1, 8). Tous les Anges ont ordre de l'adorer, tous les esprits ont été créés pour le servir et pour exécuter ses ordres ; Dieu lui a donné un Nom qui est au-dessus de tous les noms, au nom de Jésus, tout doit fléchir le genou dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers (Philip. 11, 9). Toute gloire, toute puissance, toute grandeur, réside dans l'Homme-Dieu, et c'est de lui qu'elles découlent sur les divers ordres de Justes, de Saints et de Bienheureux ; les Anges et les hommes n'ont de grandeur et de sainteté que ce qu'ils en ont reçu par Jésus-Christ.

Ceux qui l'approchent participeront à sa Royauté, sa gloire rejaillit sur eux, et ils en reçoivent plus ou moins d'éclat à proportion de l'accès qu'ils ont auprès de son trône, et de la fidélité qu'ils témoignent à son service. Dès lors qu'on s'éloigne de Jésus-Christ, qu'on n'est plus en Jésus-Christ, on a perdu sa force, sa sagesse, sa grandeur, sa gloire, son bonheur.

Les Anges avaient été créés dans le Ciel dans un haut degré de sainteté, ils avaient été ornés, enrichis des dons les plus précieux, mais tout cela leur avait été donné en vertu des mérites prévus de l'Homme-Dieu ; ils devaient former sa cour, tenir un rang distingué parmi ses serviteurs ; ils devaient être une partie brillante de son corps mystique ; mais aussitôt qu'ils préférèrent de s'attacher à leur chef rebelle, et qu'à son exemple ils refusèrent de se soumettre à l'Homme-Dieu qui leur fut montré d'avance, et qu'ils ne voulurent pas reconnaître, que c'est à lui qu'ils étaient redevables de tout ce qu'ils avaient, ils perdirent à l'instant même tous les biens surnaturels qui leur avaient été donnés, toute leur sainteté, toute leur grandeur ; et ces êtres, auparavant si chers au Seigneur, ne furent plus rien à ses yeux.

C'est l'aveu qu'ils firent eux-mêmes à une sainte âme du dernier siècle : Mlle Vigneron. Cette âme ayant été, dans une vision, transportée en enfer, et ayant demandé aux démons, comme pour leur insulter, pour quel sujet ils étaient dans ce lieu de tourment. *Nous n'étions rien*, lui dirent-ils, *nous avons voulu être quelque chose, et nous sommes devenus moins que rien*.

Voilà ce qui nous est signifié par ces paroles, et toutes choses n'ont de consistance qu'en lui. Elles ne se vérifient pas moins par rapport à l'homme ; on pourrait même dire que leur vérité est encore plus sensible dans l'homme. Cet homme, si faible, si petit, si plein de misères par lui-même, qu'il est grand, qu'il est saint, qu'il est fort, quand on le considère en Jésus-Christ ! Mais, s'il s'en sépare, dans quel abyme de misères, de faiblesse et de péché n'est-il pas aussitôt plongé !

QU'IL EST LE CHEF DU CORPS DE L'ÉGLISE, LE PREMIER-NÉ D'ENTRE LES MORTS.

L'Apôtre, afin qu'on ne se méprenne pas sur celui dont il vient d'expliquer les grandeurs, nous dit que c'est celui-là même qui est le Chef du corps de l'Eglise, le principe et le premier-né d'entre les morts, afin qu'en tout et par rapport à tous, il tienne le premier rang.

Ici Notre Seigneur est montré sous un point de vue qui le rapproche encore davantage de nous, comme Chef de cette partie du corps de l'Eglise, dont nous sommes les membres ; comme nous communiquant la vie de la grâce par les divers mystères de sa vie et de sa mort, par l'influence de son Esprit, par les grâces qu'il nous fait, et par les sacrements ; Chef de l'Eglise, cette qualité apporte par rapport aux hommes. Par l'Incarnation ; Chef, c'est-à-dire Tête ; membres, Père et enfants ; roi et sujets...

Principe de grâce, de sainteté, de perfection ; et comme nous frayant le chemin de la vie de la gloire, en ressuscitant d'entre les morts et en montant glorieux dans le Ciel, où il est assis à la droite de son Père. Ceci nous rappelle tout ce qui regarde le grand mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, tout ce qu'il a fait étant dans le monde, la manière dont il a conversé avec les hommes, son humilité, sa douceur, son zèle pour la gloire de son Père et pour notre salut, et toutes les autres vertus dont il nous a donné de si divins exemples ; la doctrine sublime et si pleine de sagesse qu'il a enseignée aux hommes ; ses humiliations, ses souffrances et sa mort sur une Croix ; sa résurrection triomphante et la gloire dont il est couronné dans le Ciel.

Que tous ces objets sont admirables ! Qu'ils sont propres à élever nos esprits ! Qu'ils sont dignes de fixer notre attention ! Que tout ce qui peut occuper les pensées des hommes est petit et vil en comparaison ! Que Jésus est grand, qu'il est aimable même dans ses moindres actions ! Nous avons vu sa gloire, dit le Disciple bien-aimé en parlant de ce qui avait paru du Verbe fait chair dans le cours de sa vie mortelle, cette gloire était digne du Fils unique du Père, il était tout rempli de grâce et de vérité (Jo. 1). Il devait avoir la primauté en tout, en dignité, en sainteté, en gloire. En pensées et en œuvres. En mérites, en souffrances, en humiliations, en dons et en bienfaits ; dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce ; au Ciel et sur la terre, dans le temps et l'éternité ; et par rapport à tous, aux Anges et aux hommes, ou par rapport à tous les êtres. Il est notre Maître, notre modèle, notre Roi, notre sanctificateur ; il est ressuscité le premier, afin que nous puissions ressusciter après lui ; et il occupe dans le Ciel un trône incomparablement élevé au-dessus de tous les autres.

COMMENT TOUTE PLÉNITUDE HABITE EN LUI.

Il a plut au Père que toute plénitude habitât en lui. Toute plénitude de grandeur, de grâce, de force, de vertu, de sagesse, de dons, de gloire, de beautés, de bonheur. C'est de Jésus-Christ qu'on doit recevoir toutes ces choses ; on ne peut y participer que par lui. C'est en Jésus-Christ que le Père a mis toutes ses complaisances. Nous ne pouvons lui plaire, nous ne pouvons rien faire qui lui soit agréable, si ce n'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Cet aimable Sauveur nous en avertit. Je suis la vigne, nous dit-il, et vous êtes les branches. Comme la branche ne peut porter aucun fruit d'elle-même, à moins de demeurer dans la vigne, vous ne pouvez porter aucun fruit, à moins de demeurer en moi...

Sans moi, vous ne pouvez rien faire (Jean, xv, 1). *Et de plenitudinem ejus nos omnes accipimus*. La plénitude demeure en Jésus-Christ la même qu'elle se communique ; il faut donc pour y participer que nous demeurions en lui.

COMMENT TOUT A ÉTÉ RÉCONCILIÉ PAR LUI.

Il a plut au Père de se réconcilier toutes choses par Jésus-Christ en pacifiant par le sang qu'il a répandu sur la Croix, soit les choses qui sont sur la terre, soit celles qui sont dans le Ciel. Le Père voit avec complaisance tout ce qui est en Jésus-Christ. Mais les choses mêmes, les êtres, qui avaient encouru sa disgrâce par le péché, il leur a rendu sa grâce et son amitié par considération de Jésus-Christ. Le sang de Jésus-Christ a eu la force d'apaiser la colère de Dieu, de satisfaire à sa Justice, et de faire rentrer en grâce tous les hommes qui ont su se prévaloir d'une si grande faveur. Cela ne regarde pas seulement les hommes, qui sont venus après Jésus-Christ et qui étaient alors ou devaient être un jour sur la terre, mais encore tous ceux qui, avant la venue du Fils de Dieu, étaient morts dans l'état de grâce, et jouissaient de la béatitude céleste lorsque l'Apôtre écrivait son Epître.

Peut-être aussi entend-il les Anges bienheureux par ces paroles, les choses qui sont dans le Ciel : alors le sens serait que, comme tous les hommes, qui ont été délivrés du péché, l'ont été par les mérites de Jésus-Christ, de même les Anges, qui sont demeurés fidèles, n'ont été préservés du péché que par lui.

NOTRE PREMIER SOIN DOIT ÊTRE DE CONNAÎTRE JÉSUS-CHRIST.

Quoiqu'il en soit, tout ce que nous dit ici l'Apôtre, doit servir à nous donner quelque idée de Jésus-Christ. Joignons ici ce que nous en lisons dans ses autres Epîtres, dans celles de Saint Pierre et des autres Apôtres, dans le livre de l'Apocalypse, dans les saints Evangiles, dans les Prophètes, et dans tout le reste des Ecritures ; car il n'en est aucune partie qui ne se rapporte à Jésus-Christ, où nous ne devons chercher Jésus-Christ, où nous ne puissions trouver Jésus-Christ. C'est par là que nous apprendrons à bien connaître Jésus-Christ.

Etudions sans cesse, méditons, gravons profondément dans nos esprits ce que l'Esprit-Saint a daigné nous enseigner de Jésus-Christ. Soyons-en bien pénétrés ; c'est en cela que consiste le bonheur et la grandeur du Chrétien ici-bas ; comme c'est en cela, je veux dire dans une connaissance parfaite et sans voile de Dieu et de Jésus-Christ son Fils, que doit consister notre béatitude éternelle ; *Horescat vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesu Christum* (Jean, xvii, 3). C'est la notre premier devoir, c'est la plus noble occupation que notre esprit puisse avoir.

Jésus-Christ est le grand objet des éternelles complaisances de son Père, les esprits bienheureux ne se lasseront jamais de le contempler. Un seul de ses mystères, celui de son Incarnation, celui de sa naissance, celui de sa Croix, celui de l'Eucharistie, suffirait pour les ravir éternellement d'admiration. Comment donc n'en serions-nous pas occupés, nous que ces mystères regardent plus directement ? Que sont en comparaison toutes les autres occupations que nous pourrions avoir ? Qu'elles sont petites, basses, infructueuses ! Tout ce qui nous distrait de Jésus, tout ce qui nous dérobe la pensée de Jésus, doit nous paraître fâcheux : nous devons même le rejeter comme quelque chose de dangereux. Si nous ne faisons pas **nos délices** de nous occuper de Jésus, c'est que nous ne l'avons fait que superficiellement et par intervalles, c'est que nous ne nous sommes fait qu'une idée bien imparfaite de Jésus.

Quand Jésus sera le premier objet de nos pensées, quand nous commencerons à connaître Jésus, tout ce qui ne sera pas Jésus, tout ce qui ne rappellera pas Jésus à notre esprit nous paraîtra petit, bas et méprisable : nous compterons pour rien toute autre connaissance que celle de Jésus, **et de Jésus crucifié**. Par là, nous réparerons, autant qu'il est en nous, ce peu de foi et cet oubli plein d'injustice, dont la plupart des hommes se rendent coupables envers le Sauveur du monde.

AVOIR POUR JÉSUS-CHRIST L'AMOUR LE PLUS TENDRE, LA RECONNAISSANCE LA PLUS VIVE.

Nous devons aussi opposer l'amour le plus tendre et la reconnaissance la plus vive à la haine et à l'ingratitude qu'ils montrent pour Jésus-Christ. Ce sont des sentiments que la connaissance de Jésus doit **graver** dans nos cœurs. Comment pourrait-on se défendre d'aimer ardemment Jésus, et d'être pénétré pour lui d'une éternelle reconnaissance, quand on connaît combien il est aimable, combien il nous a comblés de bienfaits, et combien il nous aime ?

JÉSUS-CHRIST, HOMME-DIEU, A TOUT CE QUI PEUT LE RENDRE AIMABLE.

Combien Jésus-Christ est-il aimable ? Si nous le considérons dans sa Divinité, c'est un océan de beautés infinies ; toutes les beautés, toutes les amabilités du Père sont en lui ; le Père voit en lui l'expression infiniment parfaite de toutes ses perfections. Il est sa beauté, la splendeur de sa gloire. Le Père trouve en lui tout ce qui peut lui plaire, et il le contemple éternellement, et goûte, en le contemplant, des délices toujours nouvelles. Sa vue fait dans le Ciel la suprême félicité de tous les habitants de ce bienheureux séjour. C'est de cette vue que découle ce torrent de joie qui répand l'allégresse dans la sainte Cité, dans lequel les Saints puisent à tout moment cette volupté dont ils sont enivrés. C'est aussi cette vue qui fait ici-bas notre bonheur, mais il ne nous est pas donné d'en jouir de la même manière. Nous ne pouvons contempler immédiatement les beautés de la Divinité, mais seulement à travers les voiles de l'humanité dont elle s'est couverte.

BEAUTÉ RAVISSANTE DE SON HUMANITÉ SAINTE.

C'est dans l'humanité de Jésus que nous devons contempler ses beautés ravissantes, sans cependant jamais perdre de vue sa Divinité. Pouvons-nous le considérer en cet état sans être ébloui des beautés qui l'environnent de toutes parts ? Je ne parle point de ces beautés extérieures, qui paraissent dans sa Personne, dans ses démarches, dans son air, dans son animation. Il était même sous ce rapport le plus beau des enfants des hommes. On ne pouvait le voir pendant sa vie mortelle sans apercevoir en lui quelque chose de divin. Son corps, ouvrage immédiat de l'Esprit-Saint, avait

été formé pour être un jour le plus bel ornement du Ciel. Mais c'est sur les beautés spirituelles de l'Homme-Dieu qu'il nous convient d'arrêter nos regards ; elles sont incomparablement plus grandes que celles qui pouvaient, en lui, frapper les sens de ceux qui eurent le bonheur de converser avec lui, tandis qu'il était sur la terre.

QUE DE BEAUTÉS DANS LES MYSTÈRES DE SON INCARNATION.

Que de beautés et d'amabilités se présentent en foule à nous dans tous les mystères de Jésus-Christ ! Dans son Incarnation, quel divin assemblage de l'Être et du néant, de la force et de la faiblesse, de la grandeur divine et de la bassesse de l'homme ! Celui qui renferme tout dans son immensité est renfermé dans le sein d'une Vierge ! Le Créateur de toutes choses, l'Éternel reçoit de l'être de sa créature ! Le Très-Haut paraît sous la forme de serviteur ! Le Saint des Saints prend la nature du pécheur ! Le Fils de Dieu est l'enfant d'Adam ! Ce Dieu infiniment juste, que l'homme a outragé par son crime, se charge d'obtenir son pardon et de subir le châtement que l'homme a mérité par son révolte ! Que tout cela nous met dans un grand jour les perfections de Dieu, sa grandeur, qui ne pouvait être dignement honorée que par un Dieu anéanti ; sa Justice, qui ne pouvait être pleinement apaisée que par un Dieu devenu sa victime ; sa Miséricorde, qui, non contente de pardonner à l'homme, lui prodigue tous les trésors de la Divinité ; sa Sagesse, qui concilie, d'une manière si admirable, les droits de la Justice de Dieu avec ceux de sa Miséricorde !

DE SA NAISSANCE.

Que de beautés et d'amabilités dans le mystère de la naissance de Jésus-Christ ! Qu'un Dieu naissant, enveloppé de langes et couché dans une crèche est un spectacle ravissant pour l'âme fidèle ! Que les larmes qu'il répand sont précieuses ! Que ses humiliations sont belles ! Il est dans l'indigence, et des Anges chantent sa gloire ; ils l'annoncent aux pasteurs, et l'étoile brillante, qui paraît tout-à-coup dans les cieux, amène de l'Orient des rois à son berceau pour lui rendre hommage ! Ce divin Enfant se hâte de faire l'office de Sauveur des hommes ! Déjà son sang innocent coule sous le couteau de la circoncision ; il prend sur lui la marque du péché ; ses soupirs sont le témoignage de son amour et de sa douleur ! Il est ensuite présenté au temple entre les mains de sa Mère, et entend les ordres rigoureux que prononce son Père d'une manière solennelle par la bouche du vieillard Siméon ! Bientôt il est en bute aux fureurs et aux persécutions du monde, qui voudrait étouffer dans ses langes un Dieu-Enfant, qui vient pour le sauver. Il semble céder à la force, et s'enfuit en Egypte, comme s'il était incapable de lui résister !

DE LA VIE CACHÉE.

Que de beautés et d'amabilités dans le cours de la vie cachée de Jésus ! La parole de Dieu garde le silence ! Celui que le Père céleste a envoyé au monde pour enseigner la vérité, pour découvrir aux hommes ses secrets, garde, pendant trente ans, en lui-même les trésors de science et de sagesse, dont il est rempli ! Le Roi du Ciel et de la terre, celui à qui tout obéit, obéit lui-même à Joseph et à Marie ; il emplit envers eux tous les devoirs d'un enfant docile et soumis ; il s'emploie aux fonctions les plus abjectes ; il se plaît à demeurer dans la boutique obscure d'un artisan ; il gagne sa vie et celle de ses bienheureux parents à la sueur de son front ; et les mains de celui qui, d'un mot, a tiré le Ciel et la terre du néant, sont occupées à fabriquer des charrues, et d'autres instruments du labourage !

DE SA VIE PUBLIQUE.

Que de beautés et d'amabilités dans la vie publique de Jésus ! Avec quel amour, quels soins infatigables il a déployé les qualités aimables qu'il a daigné prendre envers nous ; de Frère, d'Ami, de Maître, de Pasteur, de Médecin, de Père, de Sauveur ! A peine y laisse-t-il entrevoir cette immense supériorité qu'il avait au-dessus des autres hommes. Il s'appelait d'ordinaire le Fils de l'homme. Il conversait de la manière la plus familière avec les hommes. L'humilité, la douceur, faisaient comme son caractère distinctif. Tous ses pas étaient marqués par des bienfaits ; il consolait les affligés, il guérissait les malades, il chassait les démons, rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ; il enseignait partout des paroles de vérité. Avec quelle patience inaltérable supportait-il les persécutions, les contradictions, les affronts qu'on lui suscitait de toutes parts ! Que ses paraboles nous peignent bien la bonté de son cœur ! Ses actions la montrent encore davantage ! Que de profondeur dans sa doctrine ! Que de tendresse dans ses expressions ! Que de sagesse dans ses réponses, qui remplissent ses ennemis mêmes d'admiration, et les forcent à se tenir dans le silence !

DE SA MORT, DE SA RÉSURRECTION ET DE SON ASCENSION.

Que de beautés enfin et d'amabilités dans les mystères de la mort, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus ! Jamais il n'a fait éclater davantage sa grandeur, sa force, sa sagesse, sa patience, sa douceur, et toutes les vertus qui embellissent une âme ; jamais il n'a paru plus digne des complaisances de son Père ; jamais il n'a eu plus de droits à nos hommages et à notre amour, que dans le mystère de ses souffrances et de sa mort ! Dans ce mystère, il combat en notre faveur contre la Justice de son Père, il lutte aussi contre la malice opiniâtre des hommes, et surmonte l'une et l'autre en laissant à l'une et à l'autre un libre essor.

La Justice divine est satisfaite, parce que ses coups tombent sur une victime capable d'assouvir sa vengeance ; la malice de l'homme ne peut aller plus loin qu'en épuisant sa fureur sur la Personne même d'un Dieu ; et c'est en se livrant à leurs coups, c'est en les supportant avec paix et avec amour, que l'Homme-Dieu triomphe de la Justice de Dieu et de la malice des hommes ; qu'il fait rentrer l'homme criminel en grâce avec Dieu ; et qu'il engage Dieu même à ne plus voir dans l'homme que l'objet de ses Miséricordes, et à déployer en sa faveur toutes les richesses de sa gloire et de son amour.

Plus Jésus est souffrant, plus il est admirable ! Ses cordes, ses fouets, ses épines, ses clous, ses plaies, sont autant d'ornements d'un prix incomparable, dont il est environné ; ce sont autant de rayons de gloire qui rehaussent son inf-

fable beauté ! Je le vois ensuite sortir triomphant du tombeau, et son triomphe découvre en lui de nouvelles beautés. C'est pour nous qu'il triomphe. Il nous fait part des dépouilles qu'il a enlevées aux ennemis qu'il a vaincus. Je le vois monter dans le Ciel, et mon esprit et mon cœur le suivent jusque sur le trône où il est assis à la droite de son Père, et mon entendement se perd dans la contemplation de sa gloire.

SES BIENFAITS ENVERS LES HOMMES.

Une seule des beautés de l'Homme-Dieu surpasse toutes les beautés créées ; quelle impression doit faire sur nos cœurs tant de beautés réunies dans sa Personne : ne devraient-elles pas détacher nos cœurs de toutes les créatures, et fixer à jamais en lui toutes nos affections ? Quand Jésus n'aurait rien fait pour nous, ne serait-il pas infiniment digne de tout notre amour, pour ce qu'il est en lui-même ? Ne serait-il pas bien juste de l'aimer ? Ne serait-ce pas pour nous une grande gloire de le faire ? Mais quel nouveau motif de l'aimer ne trouvons-nous pas dans la grandeur et dans la multitude de ses bienfaits ?

Il n'est point d'intelligence créée qui puisse les connaître tous et les apercevoir dignement. Il nous a rachetés par sa mort sur la Croix de l'enfer, de l'esclavage des démons et du péché. Pour comprendre le prix de ces biens, il faudrait pouvoir connaître toute la rigueur des peines éternelles, toute la honte et tout le malheur d'une âme qui est le jouet des puissances des ténèbres, toute la laideur et l'infamie du péché, tout le prix du sang qu'il a versé, des opprobres qu'il a endurés, des tourments inouïs qu'il a soufferts pour nous racheter de tant de maux auxquels la Justice divine nous avait condamnés.

Il nous a réconciliés avec Dieu, il nous a fait recouvrer la grâce et l'amitié de Dieu. Que cette faveur est insigne ! Qu'elle est au-dessus de tout ce que nous pouvons en concevoir ! Il ne s'est pas encore contenté de nous rendre les amis de Dieu ; il a mis le comble à cette ineffable faveur, en nous faisant participer, autant que nous en étions capables, à sa divine Filiation, en nous faisant devenir avec lui les enfants de Dieu, en nous obtenant tous les biens, toutes les grâces, que semblait exiger cette auguste qualité d'enfants ; en nous faisant enfin les cohéritiers de sa gloire et de son Royaume éternel.

Ce sont là des bienfaits généraux, mais ils nous deviennent particuliers, parce que chacun de nous peut en jouir, et se les approprier ; comme s'il était le seul que Jésus-Christ eût racheté, qu'il eût justifié, qu'il eût adopté, et qu'il eût appelé à la possession de son Royaume. Que de grâces en effet chacun de nous n'a-t-il pas reçues et ne reçoit-il pas encore chaque jour ?

Et ce qui doit encore en rehausser le prix à nos yeux, c'est **le peu de dispositions** que nous avons apportées pour les recevoir, c'est le peu de cas que nous en avons fait, le peu de profit que nous en avons tiré ; c'est l'opposition formelle que nous y avons mise trop souvent. Combien de fois avons-nous fermé au Seigneur l'entrée de nos cœurs ? Combien de temps a-t-il sollicité avant d'y pouvoir entrer ? Que de fautes, que d'ingritudes multipliées, semblaient devoir l'éloigner à jamais de nous ? Il ne nous a pas pour cela priés de ses bienfaits ; cent fois il nous a pardonnés, il nous a comblés de nouvelles faveurs, il a mis sa gloire à triompher de nos résistances, à nous enrichir de ses biens, à se communiquer lui-même à nous. Serait-il possible que nous ne serions pas touchés de tant de bienfaits ? Pouvons-nous nous rappeler tant de biens dont nous sommes redevables à Jésus-Christ, et ne pas être pour lui tout embrasés d'amour, tout pénétrés de reconnaissance ?

SON AMOUR.

L'amour a plus de force encore que les bienfaits pour exciter l'amour. Mais quel amour fut jamais comparable à celui de Jésus-Christ pour nous ! C'est son amour qui l'a porté à nous enrichir de tant de bienfaits. C'est son amour qui nous a rachetés, qui nous a justifiés, qui nous a faits les enfants de Dieu, qui nous a destiné son Royaume. C'est son amour qui a répandu son sang, qui l'a réduit à l'agonie dans le jardin des Olives, qui lui a fait souffrir tant d'opprobres, et qui l'a fait mourir sur une Croix. C'est son amour qui le retient encore au-milieu de nous dans le sacrement de nos autels, qui le rend obéissant à la voix des ministres de son Eglise, qui le porte à nous nourrir de sa chair, à nous abreuver de son sang précieux.

Ces effets de l'amour de Jésus sont bien propres à nous faire concevoir la grandeur de cet amour. Ils sont grands, son amour l'est encore davantage. Quelque chose qu'il ait fait, il voudrait en faire davantage. Ce désir est cette soif qu'il exprime en expirant, et qui ne devait point être pleinement étanchée. Formé par l'Esprit-Saint qui n'est qu'amour, Jésus-Christ lui-même n'est qu'amour ; il ne respire que l'amour, tous ses pas sont guidés par l'amour, tous ses regards sont faits pour inspirer l'amour, toutes ses paroles sont des paroles d'amour.

Après tout ce qu'il a fait, que ne ferait-il pas encore pour procurer le salut des pécheurs, l'avancement des justes dans la perfection ? Car ses sentiments sont toujours les mêmes, toujours également remplis d'amour. Nous les trouvons retracés par lui-même dans les paraboles de l'enfant prodigue et de la brebis égarée. Ses actions, ses mystères le peignent encore mieux.

Mais quelle idée plus directe nous donne-t-il de son amour ? Comment l'exprime-t-il ? *Je vous ai aimé*, nous dit-il, *comme mon Père m'a aimé*. L'Homme-Dieu est l'objet éternel des complaisances de son Père. Il aime son Père d'un amour infini, il n'y a rien en lui qui ne soit infiniment digne d'amour ; son Père en l'engendrant, comme son Verbe, dans les splendeurs des Saints, lui communique toute sa substance, toutes ses perfections. Il verse sur son humanité sainte ses dons sans mesure. Jésus-Christ, comme homme, reçoit de lui toute la plénitude de son Esprit et de sa Divinité.

Voilà, nous dit le Sauveur du monde, la règle et le modèle de mon amour pour vous : quoiqu'il n'y eût rien en vous qui fût digne de mon amour, quoique vous fussiez mes ennemis, et ceux de mon amour, quoique vous ayez bien mal répondu aux effets de mon amour. Mon amour pour vous a été un amour éternel, mes délices ont été d'être avec vous. Je vous ai fait part de tous mes biens, autant que vous en étiez capables ; je me suis donné à vous tout entier dans mon Incarna-

tion, dans ma Passion, et je me donne encore tout entier à vous dans le sacrement de mon amour. Je suis au-milieu de vous, vous me possédez, je vous obéis en tout ; et, chaque jour, si vous le désirez, je suis prêt à entrer au-dedans de vous, et à m'unir à vous pour ne faire avec vous qu'une même chose, de même que mon Père et moi nous ne faisons qu'une même chose.

Que cet amour est incompréhensible ! Que les effets en sont merveilleux et divins ! Notre Seigneur n'aurait-il pas droit après cela à notre amour ? Quelque ingrats, quelque méchants que nous soyons, il nous aime de l'amour le plus tendre et le plus ardent ; comment donc ne l'aimerions-nous pas, autant qu'il nous est possible d'aimer ; lui que nous avons tant de sujets d'aimer, lui qui renferme dans le souverain degré tout ce qu'il y a d'aimable et de beau ; lui qui nous a aimés le premier, et qui n'a jamais cessé de nous donner des marques ineffables de son amour ?

POUR RÉPONDRE À CET AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR NOUS, IL FAUT QUE NOUS NOUS DONNIONS ENTIÈREMENT À LUI.

Notre amour pour Jésus-Christ, s'il est véritable, ne peut pas rester **stérile et infructueux** ; il ne peut pas se borner à de simples affections ; il doit produire en nous, par rapport à lui, quelque chose de semblable à ce que son amour pour les hommes a produit en lui par rapport à nous. Jésus-Christ s'est donné tout à nous. Il a vécu tout entier pour nous ; tous ses pas, tous ses soupirs ont été pour nous ; il s'est épuisé tout entier pour nous ; tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour notre salut ; il est mort pour nous sur une Croix dans les tourments les plus cruels et les plus ignominieux. Tous ses désirs ont été de s'unir à nous, et de nous unir à lui de la manière la plus intime. Et que n'a-t-il pas fait pour resserrer les nœuds de cette union ? Pour la rendre indissoluble, éternelle ?

Tel est le modèle que nous devons suivre, tels doivent être, autant que nous en sommes capables, les effets de notre amour. Soyons tout-à-fait à Jésus-Christ. Donnons-nous à lui sans réserve ; nous ne ferons que lui rendre un bien qui lui appartient essentiellement, que nous ne pourrions lui ravir sans crime, et qu'il s'est acquis au prix de tout son sang. Mais donnons-le-lui par amour, donnons-nous tout à lui, parce que nous l'aimons ; car c'est ainsi qu'il réclame la possession de nous-mêmes. Il a tout fait pour gagner nos âmes, mais il veut en elles des épouses, et non pas des esclaves.

Offrons-lui par amour nos pensées, nos affections, nos paroles, nos actions. Qu'il règne en souverain sur toutes les puissances de notre âme, sur tous nos désirs, sur toutes nos facultés. Ne lui refusons rien de ce qu'il peut exiger de nous. Que sa gloire soit le but de tous nos travaux. Mettons notre bonheur à souffrir quelque chose pour lui, qu'il n'y ait point de réserve dans le sacrifice que nous lui faisons de nous-mêmes ; **et recevons avec joie toutes les croix, de quelque nature qu'elles soient, dès lors qu'elles nous viennent de lui, et qu'elles sont pour nous un moyen de lui témoigner notre amour.**

IL FAUT NOUS TENIR ÉTROITEMENT UNIS À LUI.

Ce que nous devons surtout nous proposer, c'est de nous tenir en tout étroitement unis à Jésus-Christ, de vivre dans une grande dépendance de son Esprit, et d'agir en tout par son mouvement. **C'est en cela que consiste la vie, la force, la sainteté du Chrétien.** Il faut nous efforcer d'être toujours unis de cœur et d'esprit avec Jésus-Christ, de conformer en tout nos pensées, nos désirs, nos affections, nos paroles, nos actions à celles de Jésus-Christ.

Formons nos jugements sur les siens ; ayons les mêmes affections que lui ; aimons ce qu'il a aimé ; estimons ce qu'il a jugé digne de son estime ; haïssons, méprisons ce qu'il a haï, méprisé ; choisissons pour nous les choses dont il a fait choix pour lui-même. Avant de rien choisir, de rien entreprendre, de rien faire, consultons en tout sa lumière ; **considérons ce qu'il aurait fait lui-même**, et ne prenons aucune résolution que celles que nous connaissons lui plaire davantage. Soumettons en tout notre esprit au sien, notre volonté à la sienne. Souhaitons n'avoir de mouvement que celui qu'il voudra bien nous imprimer, comme si nous étions des instruments entre ses mains.

Prions-le sans cesse de prendre une entière possession de nous-mêmes, d'être l'âme de notre âme, et de faire de nous, en nous, et par nous, tout ce qui le sera le plus pour sa gloire et son bon plaisir. Si notre prière est sincère, fervente, continuelle, qui peut douter que Notre divin Maître ne l'exauce et qu'il ne nous accorde une grâce si conforme à ses désirs et à nos besoins. Alors il suppléera à notre impuissance, il nous guidera dans les voies difficiles de la perfection, il nous soutiendra lorsque nous serions prêts à tomber, il donnera à nos prières, à nos actions, à nos souffrances, un mérite qui les rendra véritablement agréables à son Père ; il retracera en nous son image ; il sera notre vie ; nous puiserons sans cesse en lui de nouveaux trésors de grâces, et nous pourrons enfin dire avec l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Gal. II, 20).

IL FAUT AUSSI, PLUS QUE JAMAIS, NOUS DÉVOUER À SA SAINTE MÈRE.

Voilà le terme heureux où nous conduira un intime et tendre attachement pour Notre Seigneur. Ne négligeons rien pour l'obtenir ; et que l'iniquité de ce siècle pervers, que l'état de ténèbres et de misères dans lequel il est plongé pour s'être éloigné de Jésus-Christ, serve sans cesse à ranimer nos efforts.

Que ne devons-nous pas faire pour nous préserver d'un si grand malheur, et pour réparer, autant qu'il est en nous, l'ingratitude, la haine et la fureur, que tant d'hommes, vendus à la plus horrible impiété, témoignent contre leur Sauveur et leur Dieu ? Ils sont animés des mêmes sentiments contre sa Sainte Mère. Poussés par l'esprit de ténèbres, auquel ils se sont livrés, ils se portent à tout ce que sa rage peut leur inspirer contre cette Reine puissante du Ciel et de la terre, qui, revêtue de l'autorité de son Fils, écrase sa tête orgueilleuse, et nuit seule davantage aux progrès de sa malice que toutes les armées célestes.

Que de blasphèmes ne vomit-on pas ouvertement contre cette auguste Vierge ! On a détruit son culte, qui était inséparable de celui de son Fils ! On a profané un acharnement plus grand contre ceux de ses temples qui étaient plus spécialement l'objet de la dévotion des fidèles ! Les vierges, qui s'occupaient à chanter ses louanges, ont été dispersées !

On abat partout ses statues, on les brise en morceaux ! On met tout en œuvre pour extirper de tous les cœurs cette tendre dévotion, que l'Esprit-Saint y avait profondément gravé.

TOUTES SORTES DE MOTIFS PORTENT À CET ENTIER DÉVOUEMENT.

Que de motifs pour nous porter à nous dévouer entièrement à Marie ! L'amour de son divin Fils pour elle, la grande ressemblance qui se trouve entre le Fils et la Mère, la part unique et singulière qu'elle a eue à tous ses mystères, le désir qu'il a de la voir honorée, la bonté qui l'a porté à nous donner Marie pour Mère, et à nous donner à elle pour ses enfants, en nous substituant, en quelque sorte, à sa place, lorsqu'il était sur le point de rendre le dernier soupir ; les biens sans nombre dont il nous a comblés par elle ; les merveilles éclatantes qu'elle a si souvent opérées pour les enfants de l'Eglise ; les biens sans nombre et inestimables que nous procure une tendre et solide piété envers la Mère de Dieu ; toutes ces considérations doivent sans cesse être présentes à notre esprit ; elles nous montreront combien il est juste, combien il est indispensable à tout Chrétien de vouer à Marie l'attachement le plus inviolable, et que cet attachement est comme une suite nécessaire de l'attachement que nous devons à celui qui l'aime plus que toutes les autres créatures, et qui l'a choisie pour Mère.

Les grandeurs de Jésus rejaillissent toutes sur Marie. Elle participe, d'une manière unique et singulière, à ses vertus, à ses dons, à sa puissance, à ses glorieux privilèges. Elle est sa parfaite image. Elle règne avec lui sur toutes les créatures. On ne peut se souvenir de Jésus sans aimer Marie. C'est par Marie que Jésus se plaît à répandre sur nous tous ses bienfaits. Le Cœur de Marie est tout embrasé de l'amour dont brûle pour nous le Cœur de Jésus.

C'est en aimant Marie, c'est en s'attachant à elle comme à la plus tendre des mères, c'est en s'efforçant de l'honorer et de lui plaire, c'est en ayant pour elle les sentiments d'une piété filiale, c'est par les secours qu'elle donne à ceux qui l'aiment, qu'on parvient à la perfection de l'amour de Jésus-Christ, et qu'on éprouve, à proportion de l'attachement qu'on a pour elle, les divins effets de son amour. Que les hommes sont insensés de négliger un moyen si doux, si juste et si salutaire ! Un moyen qui serait la source de leur bonheur ! Mais quelle fureur de s'éloigner d'elle, de se déclarer contre elle, de lui faire la guerre, de rejeter loin de nous les biens qu'elle nous présente avec tant de bonté !

Il ne nous suffit pas de gémir sur leur malheur, de pleurer les outrages qu'ils font à Marie. Faisons nos efforts pour en dédommager notre Auguste Reine. Ayons pour elle, s'il est possible, tout le respect, toute la reconnaissance, tout l'amour qu'elle aurait droit d'attendre de la part de tous ceux qui l'outragent avec tant d'audace et d'impiété. Ainsi soit-il.

12 Nov. 1793

On peut joindre à cette considération **deux actes de réparation, l'un à Notre Seigneur, et l'autre à sa Sainte Mère.**

AMENDE HONORABLE À NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST POUR LES OUTRAGES QU'ON LUI FAIT PARI MI NOUS.

Nous voici, Seigneur, prosternés (en esprit) devant votre adorable Sacrement, le cœur percé de la douleur la plus amère et le front couvert de confusion.

Non jamais, ô très aimable Sauveur, vous n'avez été traité avec tant d'indignité par des hommes marqués de votre sceau sacré. Votre Religion sainte est abolie au-milieu de nous, vos temples profanés et prostitués au culte infâme des idoles, vos ministres persécutés et mis à mort, votre corps adorable et votre sang précieux foulés aux pieds. Votre Sainte Mère a part aux mêmes outrages : on brise ses images, on les traîne dans la boue, les noms sacrés de Jésus et Marie ne se prononcent plus qu'avec d'horribles blasphèmes.

Les chefs de ce peuple, et ce peuple lui-même, vous font ouvertement la guerre. Animés contre vous de la haine et de la fureur des esprits diaboliques, ils se livrent à tous les transports de leur rage. Enchérissant même sur leur malice, ils osent renier le Dieu que les démons adorent et dont ils confessent, en rugissant, la puissance infinie.

Ceux qui commettent ces excès, ce sont des hommes qui nous sont unis par les liens d'une même patrie, par ceux du sang ; ce sont nos frères, nos parents, nos amis. Comment donc, ô très doux Jésus, comment pouvons-nous vivre à la vue de tant d'horreurs ? Comment la douleur et la honte ne mettent-ils point fin à notre misérable vie ? Faut-il que nous soyons encore longtemps témoins de tant d'outrages ! Ce serait pour nous une consolation de mourir de douleur. Mais si nous sommes encore condamnés à vivre, que ce ne soit plus que pour partager vos outrages, et pour les réparer par les adorations les plus profondes, par la douleur la plus vive, et par les transports de l'amour le plus tendre et le plus unitif.

Abîmés en votre présence jusqu'au centre de notre néant, jusqu'au fond des enfers que nous avons mérités, nous confessons que les crimes, dont notre nation se rend tous les jours coupable envers vous, surpassent ceux des Juifs qui vous ont crucifié, ceux des païens qui vous ont persécuté dans vos disciples, ceux des hérétiques et des idolâtres et de toutes les autres nations du monde. Nous confessons que vous pourriez justement extirper de dessus la terre un peuple, qui n'est plus votre peuple, et qui, sans le prodige le plus grand de votre grâce, ne peut plus qu'infecter, par son exemple, tous les autres peuples de l'univers.

Mais nous osons l'espérer, ce grand prodige de votre grâce, nous osons vous le demander pour une nation criminelle, dont nous abhorrons les crimes et la noire ingratitude. Nous mettons en vous seul tout notre espoir, ô divin Jésus, parce que vous êtes Jésus, que le prix de votre sang est infini, et que vos miséricordes n'ont point de bornes. En réparation de tant d'outrages, nous vous offrons ce sang, que vous avez versé pour nous, cette Croix sur laquelle vous êtes mort pour notre Rédemption, et ce sacrement où vous résidez au-milieu de nous, comme sur un trône d'amour. Nous vous offrons toutes les larmes que votre Sainte Mère a versées, tous les soupirs qu'elle a poussés, tous les vœux qu'elle vous a présentés. Nous vous offrons toutes les louanges, tous les hommages, toutes les actions de grâce de vos Anges et de vos Saints dans toute la durée des siècles.

Cette offrande est la seule qui soit digne de vous ; elle seule peut réparer les outrages que nous avons commis contre votre divine Majesté. Mais vous voulez de chacun de nous une offrande qui lui soit personnelle. Recevez en une, ô divin Jésus, que nous ne rejetiez jamais, celle d'un cœur contrit et humilié. Nous vous immolons nos corps, nos sens, notre âme et toutes ses puissances ; et, dans le désir de réparer les outrages que les impies ne cessent de vous faire, attendant de vous toute notre force, nous nous présentons devant vous comme des victimes, prêtes à accepter avec joie, des mains de votre Justice miséricordieuse, toutes les humiliations, toutes les peines, toutes les privations, et tous les genres de tourments et de martyrs, dont il vous plaira de nous favoriser. Ainsi soit-il.

ACTE DE RÉPARATION À LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Vierge Sainte, Auguste Mère de Dieu, Reine du Ciel et de la terre, nous honorons, autant qu'il est en nous, vos grandeurs, votre sainteté, votre maternité divine, le souverain pouvoir que vous avez reçu de votre divin Fils, et tous les privilèges dont Dieu vous a singulièrement favorisée. Nous reconnaissons que vous êtes incomparablement élevée au-dessus de tous les Anges et de tous les Bienheureux en sainteté, en grandeur, en puissance, en gloire, en bonté ; que vous tenez le premier rang auprès de Jésus-Christ votre Fils ; que tous les dons sont rassemblés en vous dans le degré le plus éminent ; que vous possédez toutes les vertus, dans une perfection qui n'appartient qu'à vous, et qui surpasse tout ce que les intelligences créées peuvent en comprendre ; que vous méritez d'être honorée, aimée, servie de toutes les créatures ; que votre protection est toute-puissante auprès de votre divin Fils, pour nous obtenir tous les biens que nous pouvons désirer ; et qu'après le service que nous devons à Dieu et à Jésus-Christ son Fils et le vôtre, il n'y a rien de plus grand que de vous servir, rien de plus juste que de vous honorer, rien de plus doux que de vous aimer ; rien de plus avantageux que d'être sous votre protection, rien de plus glorieux que de vous avoir pour Mère.

Ces sentiments, ô la plus tendre des Mères, sont gravés dans le cœur de tous vos enfants, ils sont profondément gravés dans les nôtres ; puissent-ils l'être également dans le cœur de tous les hommes ! Mais, ô douleur amère et profonde !, que voyons-nous maintenant autour de nous ? Quel changement affreux s'est opéré tout-à-coup dans les esprits et dans les cœurs ! Dans un pays qui se glorifiait de vous être spécialement consacré, vous êtes devenue, ô Marie, comme un objet d'horreur ; on voudrait effacer jusqu'à votre souvenir ; on brise vos statues, on vous fait mille outrages, on ne profère votre saint nom qu'en le blasphémant ! Dans un temps où votre protection nous serait si nécessaire, où vous seule pourriez nous retirer de l'abîme dans lequel nous nous sommes plongés, on vous abandonne, on rougit de vous avoir honoré, on vous rejette avec mépris !

Que pourrions-nous opposer à ces excès d'ingratitude et de folie ? Lisez au fond de nos cœurs et voyez quelles en sont les dispositions. Nous désirerions, ô Vierge sainte, réparer ces excès au prix de tout notre sang. Daignez agréer ce désir ; agréez aussi l'offrande la plus entière que nous vous faisons en nous-mêmes. Nous l'unissons aux hommages que vous rendent vos serviteurs dans toute l'étendue de la terre, au zèle que la sainte Eglise a toujours montré pour votre gloire, aux louanges dont tout le Ciel retentit en votre honneur, à l'amour immense que votre divin Fils a pour vous, et aux complaisances ineffables que les trois Personnes de l'adorable Trinité prendront éternellement en vous, comme dans la plus parfaite et la plus sainte des pures créatures.

Plus on vous outrage, ô grande Reine, plus nous réclamons avec confiance votre puissante protection, plus nous nous faisons gloire de vous appartenir en qualité de vos sujets, de vos serviteurs et de vos enfants, plus nous voulons vous servir avec fidélité, et nous employer sans relâche à soumettre tous les cœurs à votre aimable empire. Puissions-nous, par la ferveur et la continuité de nos efforts, par la profondeur de nos hommages, par l'ardeur de notre amour, compenser un peu les horreurs qui se commettent contre vous, fixer en tout temps sur nous vos regards maternels, et vous engager, ô Vierge pleine de douceur, à obtenir de votre divin Fils miséricorde pour nous, pour ce royaume, et pour ceux mêmes qui vous outragent avec tant d'ingratitude et d'indignité ! Ainsi soit-il.